

Poizat, Alfred
Circe

PQ
2631
05C5

ALFRED POIZAT

CIRCÉ

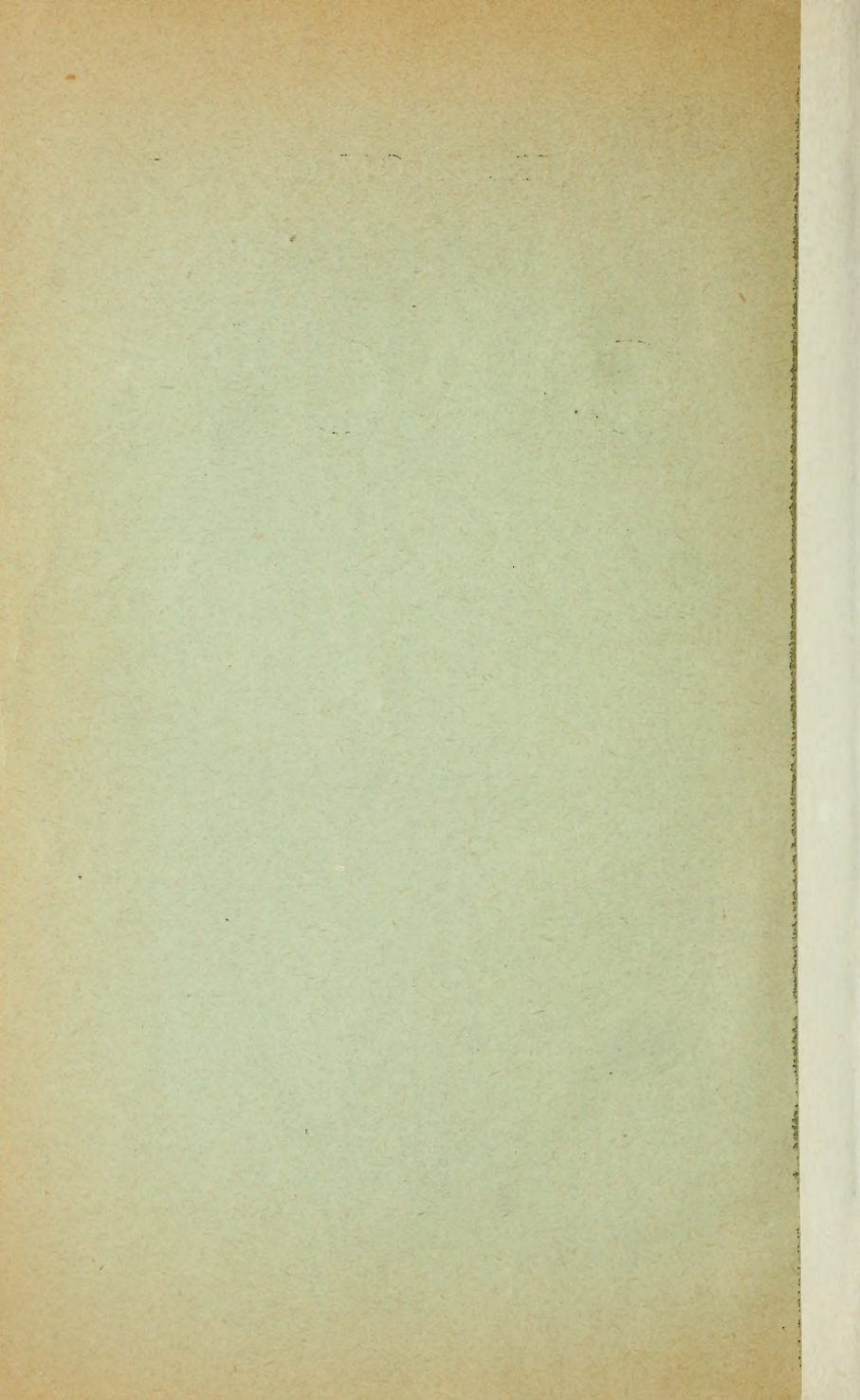
COMÉDIE EN TROIS ACTES
EN VERS

PARIS

LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE-6^e

1922

Tous droits réservés



*A Marc Varenne
affectueux souvenir
A. Foixat*

CIRCÉ

COMÉDIE EN TROIS ACTES
EN VERS

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

La Dame aux lévriers , roman.....	1 volume.
Le Cyclope , drame satyrique imité d'Euripide, en deux actes et en vers.....	—
Électre , tragédie d'après SOPHOCLE, en trois actes et en vers.....	—
<i>(Couronné par l'Académie française, prix Toirac 1917.)</i>	
Saül , tragédie en cinq actes et en vers, suivie d' Antigone , tragédie en quatre actes et en vers.....	1 volume.
Sophonisbe , tragédie en quatre actes, suivie d' Inès de Castro et de Méléagre et Atalante	—
<i>(Couronné par l'Académie française, prix Toirac 1913.)</i>	
Sainte Cécile , tragédie-mystère, en trois actes et en vers, suivie de Madeleine , précédées d'une lettre-préface de S. E. le cardinal AMETTE, archevêque de Paris.	1 volume.
Écho et Narcisse , un acte en vers.....	—
Circé , comédie en trois actes.....	—
<i>CHEZ ALPHONSE LEMERRE</i>	
Avila des Saints , roman.....	1 volume.
<i>(Couronné par l'Académie française.)</i>	
Le Pervers sentimental , roman.....	—
<i>(Couronné par l'Académie française.)</i>	
<i>CHEZ EMMANUEL VITTE</i>	
Poètes chrétiens. D'Ausone à Fortunat	1 volume.
<i>CHEZ JOUVE</i>	
Classicisme et Catholicisme	1 volume.
<i>A LA « RENAISSANCE DU LIVRE »</i>	
Le Symbolisme	1 volume.
D'Eschyle à Cúrel	—

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1922.

ALFRED POIZAT

CIRCÉ

COMÉDIE EN TROIS ACTES

EN VERS

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE-6^e

1922

Tous droits réservés

PQ
2631
05C5

AU

DOCTEUR PAUL-LOUIS COUCHOUD

« Il ne viendra pas », me disait M. Barthou avec une assurance mêlée de pitié. « Il ne viendra pas », me disaient les autres.

A la stupeur de tous, il est venu à l'Académie voter pour moi. L'immortel auteur des Noces corinthiennes, de la Rôtisserie et de Thaïs a été des trois qui ont mis mon nom dans l'urne. Les deux autres ont été Henri de Régnier et Frédéric Masson. Beau trio et dont j'ai le droit d'être fier.

Nulle illustre veuve ne me réclamait pour sien. Je n'étais pas, comme deux de mes heureux confrères, le candidat du souvenir. Je n'héritais de personne. Seule l'amitié m'a secouru, la virile et douce amitié, qui relie entre eux les grands cœurs et les sages.

Sans elle, sans vous, l'auteur de Sophonisbe et de Circé ne serait plus, pécaire! que les trois septièmes et même le onzième de l'auteur d'Il était une bergère et de Roger Bontemp, autant dire presque rien.

Vous avez dit à Anatole France : « Maître, il faut aller voter pour Poizat. » Et cela a suffi.

Vos pensers sont toujours si conformes aux siens!

Entre France et vous, s'est nouée une de ces amitiés immortelles qui qualifient un homme.

Aussi bien, voyageur, philosophe, médecin, exégète, écrivain, n'avez-vous vécu que pour savoir et pour comprendre. Votre aventure a quelque chose d'antique et de merveilleux, dans sa simplicité. Et votre esprit est comme un beau livre vivant.

A ces signes, j'ai reconnu un enfant de ma race. Nous

sortons, vous directement et moi par mon père, d'un petit pays vert, ébouriffé de chênes, de châtaigniers et de poiriers sauvages, où les jeunes hommes aiment les provocations homériques et les luttes. Nous sommes les fils de cette mystérieuse Varèze, le long de laquelle remontèrent les marchands grecs et peut-être même les Phéniciens, avec leur pacotille, autour de laquelle s'assemblaient les filles éblouies. Sans doute, ils y laissèrent quelque semence. Vingt-cinq siècles, elle a coulé à travers les générations de nos familles et brusquement, un jour, elle s'est révélée en vos yeux pleins d'étoiles, avec une carte marine déployée sous la coupole de votre front et toute la sagesse des vieux maîtres ioniens.

Vous êtes né à Saint-Julien-de-l'Herms, village ermite au fond des bois.

Sur les routes de Cour et Buis, sur les coteaux de Primalette, de Bellegarde ou de Poussieu, près de Mont-Severoux, le mont Sévère, au nom et au visage encore latins, jusqu'aux plaines de Beaurepaire, mes aïeux, fermiers au Gontard, rencontraient les vôtres et s'oubliaient avec eux, autour des tables dans les auberges, car en ce pays, ils ont toujours aimé les fiers propos, le cliquetis des mots et des pots et s'attardent volontiers aux joyeux devis de l'amitié.

Couchoud, Couchoud, c'est de Smyrne ou de l'antique Milet, qu'est venu le germe plus de deux fois millénaire qui suscita en vous un fils de Thalès, en moi, un humble homéride.

C'est pourquoi, me pardonne Albert Lambert, le bel et grand artiste de la Comédie-Française, le dernier qui incarne encore les dieux et qui en fit revivre autour de lui, pour ma pièce, tout un inoubliable essaim! — ce n'est pas à lui, c'est à vous et à l'exquise Grecque qu'est Mme Couchoud, que je dédie finalement cette Circé, en souvenir du divin périple, où, pour la première fois, comme un feu Saint-Elme aux mâts du navire odysseén, s'alluma la civilisation.

Alfred POIZAT.

Circé a été représentée pour la première fois, à la Comédie-Française, le 27 juillet 1921.

PERSONNAGES

ULYSSE.....	MM. Albert LAMBERT.
ELPÉNOR.....	GERBAULT.
SILÈNE.....	LAFON.
PREMIER MATELOT.....	DORIVAL.
DEUXIÈME MATELOT.....	DRAIN.
TROISIÈME MATELOT.....	CHAISE, etc.
LE SATYRE MARSYAS.....	M ^{mes} Berthe BOVY.
CIRCÉ.....	Colonna ROMANO.
EVADNÉ.....	Jeanne RÉMY.
CLOÉ.....	GUINTINY.
DEUXIÈME SATYRE.....	LAUGIER.
TROISIÈME SATYRE.....	BOURGEON.

MATELOTS. — CHŒUR DE SATYRES

CIRCÉ

ACTE PREMIER

Au fond de la scène, le palais de Circé avec une baie ouverte.
Paysage marin avec un rocher dominant une crique.

SCÈNE PREMIÈRE

LE SATYRE MARSYAS, *descendant du rocher en tête
des satyres.*

O forêts de Nysa, collines d'Aracinte,
Jardins mystérieux de myrte et d'hyacinthe,
N'irai-je plus jamais, de pampres couronné,
 Au bord du fleuve où je suis né,
Avec quelque naïade aux yeux de violette,
 Conduire encor des chœurs de fête?
 Si loin de toi, Dionysos,
Jeune dieu parfumé, dont la grâce m'enivre,
 Combien de temps devrai-je vivre
Sur cette mer lointaine aux trop amères eaux,
 N'ayant pour retenir mon rêve
 Que le chant plaintif que j'achève
 Avec ma flûte de roseaux?

SILÈNE

O fils dénaturés, ô trop malheureux père !
Vous chantez cependant que je me désespère.

LE SATYRE

Que veux-tu ?

SILÈNE

M'en aller.

LE SATYRE

Où cela ?

SILÈNE

Chez Bacchus.

LE SATYRE

De ce très vif désir nous sommes convaincus,
Mais encor faudrait-il un navire. Où le prendre ?

SILÈNE

Où vous voudrez, mais moi je ne veux plus attendre,
Ce lieu me fait horreur. D'abord, on y boit mal.
Une ombre passe, on croit chasser un animal,
Pas du tout, c'est un homme, à qui la Magicienne
A retiré son air et sa figure ancienne.
Tout le gibier de l'île est du gibier humain.
Qui sait de quoi sont faits les arbres du chemin
Et si le vent tout seul pleure dans leurs feuillages ?
Je vous le dis, Circé nous rend anthropophages.

LE SATYRE

Cette île, j'en conviens, est troublante, en effet.
Tout le décor en est magique, mais, au fait,
Si nous y sommes, c'est quelque peu de ta faute.

SILÈNE

De ma faute?

LE SATYRE

Mais oui.

SILÈNE

Mes fils, quel dieu vous ôte

A ce point le respect que méritent mes ans?

LE SATYRE

Il s'agit cependant de faits assez récents.

Ta mémoire est donc une écumoire où tout glisse?

Nous venions de Sicile, à la suite d'Ulysse...

SILÈNE

Ne nommez plus cet homme : il a le mauvais œil,

Il suffit qu'il soit là pour qu'on heurte un écueil.

LE SATYRE

L'écueil, cette fois-là, fut plutôt ce délire

Qui te fait voir partout du vin.

SILÈNE

Oh ! qu'est-ce à dire?

LE SATYRE

Nous étions débarqués au royaume des Vents.

Éole, souverain de ces peuples mouvants,

Voulut dans sa pitié nous rendre un grand service.

Comme on sortait de table, il prit à part Ulysse,

Lui remit à la porte, au moment de partir,

Fermés et ficelés dans deux outres de cuir,

Les vents qui, prisonniers, nous laissèrent tranquilles,

Et déjà nous voyions apparaître les îles

De la patrie, avec leur sommet nuancé,

Les outres nous avaient sauvés, quand toi, poussé
Par cette passion qui causera ta perte,
Dans le fond du navire en fis la découverte
Et les perças, croyant qu'elles tenaient du vin.

SILÈNE

J'avais soif, et qui donc, à moins d'être devin,
Réjoui par l'aspect d'une si belle panse,
N'eût été, comme moi, trompé par l'apparence?
Pouvais-je supposer qu'un demi-dieu, qu'un roi
Eût fait servir une outre à cet indigne emploi?

LE SATYRE

En attendant, tu fis de la belle besogne !
Toi qui n'aimes pas l'eau, tu dus en boire, ivrogne,
Vite, tout ton content, car ce ne fut pas long,
Et l'Auster et l'Autan, Borée et l'Aquilon,
Sans parler du troupeau des bises secondaires,
Au milieu du fracas de cent mille tonnerres,
Sur des chariots de feux à l'appel accourus,
Nous régalerent d'un concert de grêlons drus.
A peine vîmes-nous surgir ta tête hilare,
Que le vaisseau sombra dans un grand tintamarre,
Et salés, marinés, couverts d'algues, hideux,
Des coquillages plein la barbe et les cheveux,
Des écailles au flanc et presque des nageoires,
Collés aux mâts comme à de grandes balançoires,
Après trois jours au moins de ce travail forcé,
Nous abordâmes dans la terre de Circé.
Plus heureux cependant que tant d'autres, sans doute.
Où sont-ils maintenant, nos compagnons de route?

Ils descendent le Styx et les fleuves des morts
Probablement, mais toi, n'as-tu point de remords
D'avoir ainsi causé leur ruine?

SILÈNE

Silence !

Dans les eaux de la crique un vaisseau se balance.
Des gens viennent ici. Ça ne peut être qu'eux !
Je crois les reconnaître à cet air belliqueux
De chiens battus, rongés de fringale et de vice.

LE SATYRE

De qui veux-tu parler?

SILÈNE

Des compagnons d'Ulysse,
Parbleu ! Qui voudrais-tu d'assez maudit du sort
Pour venir, après nous, débarquer dans ce port ?
Où Circé, de ses yeux que la magie étoile,
Fait son guet d'araignée et tend déjà sa toile,
Plus terrible pour eux que Charybde et Scylla !

SCÈNE II

LES MÊMES, *arrivée de* MATELOTS

UN MATELOT, *s'adressant à ses compagnons
qui viennent derrière lui.*

Elpénor ! Elpénor ! Les satyres sont là !

DEUXIÈME MATELOT, *apercevant Silène.*

Les satyres, Silène ! Alors toute la lyre !
Les chansons, le bon vin, l'amour et le délire !

PREMIER MATELOT

Vous ne répondez pas?... N'est-il donc plus permis
De montrer de la joie en voyant ses amis?

ELPÉNOR

Quelle aventure nous ménageait la fortune !

LE SATYRE

Oh ! pour une aventure, en effet, c'en est une !
Reste à savoir s'il faut vous en réjouir tant.

SILÈNE

La Fortune est trompeuse et change à chaque instant.

ELPÉNOR

Et que faites-vous là, dites-moi, dans cette île?

SILÈNE

Ce qu'on fait après les naufrages, de la bile.

PREMIER MATELOT

Bah ! Ton teint reste frais et ton œil réjouit !
Le vin est capiteux ? La chère bonne ? Oui ?
Tout va bien. Quant à nous, lors de notre naufrage,
Les dieux n'ayant noyé qu'un quart de l'équipage
Et rassemblé le reste, ainsi que tu le vois,
On a pu réparer sa coquille de noix
Et s'en aller encor tous à la découverte.

LE SATYRE

Repartez. Ce pays causerait votre perte.
Vous avez abordé dans l'île de Circé.

HIPPÉGOR

Et quel est ce péril dont on est menacé?

LE SATYRE

Cette île est le séjour d'une magicienne...

PREMIER MATELOT

Autrement dit, ça sent ici l'histoire ancienne.
 Mais un vieux chien de mer, un routier comme moi,
 En a trop vu, pour qu'on lui donne de l'émoi
 Avec des contes à raconter aux nourrices !
 De Charybde et Scylla j'ai vu les précipices,
 Et sur l'Etna fumant, tels qu'on les aurait peints,
 Les grands Cyclopes, hauts comme les hauts sapins
 Qu'ils avaient arrachés pour s'en faire des armes.
 Puis les Sirènes, dont les chants avaient des charmes
 Tels, qu'en les écoutant, le navire enchanté,
 Pour jamais sur la mer se serait arrêté
 Avec son équipage immobile et de pierre.
 Ne crois pas, avec tes histoires de sorcière,
 Épouvanter des gens au sort habitués,
 Qui, déjà tant de fois, auraient été tués
 Si la mort les avait voulus.

*(Circé apparaît sur le fond de la scène et s'installe
 à sa tapisserie.)*

SILÈNE

Signe de pluie,
 La magicienne vient à sa tapisserie.

PREMIER MATELOT

Qu'elle est belle !

DEUXIÈME MATELOT

Je vois s'entr'ouvrir doucement
Ses lèvres de corail.

TROISIÈME MATELOT

Quel spectacle charmant !

CIRCÉ, *sur un ton chantant de mélopée.*

J'ai la beauté perfide et calme de l'eau verte
Et mes yeux sont les lacs de la sérénité.
Mon âme ouvre à l'amant le palais enchanté
Construit de marbre rare et baigné de clarté
Où, sur les flots d'oubli, s'endort la rame inerte.
Les Nautoniers errant dans les immensités
Ont vu, dans la torpeur chaude des soirs antiques,
Glisser sous le royal ennui de leurs portiques,
Leurs cheveux balayant au loin les mers baltiques,
Le blanc troupeau lascif des tristes déités.
Nos yeux, doux et profonds comme une eau solitaire,
Sont les étangs où boit la nostalgique Mort.
Le Rêve, tel qu'un roi malade, près du bord,
Retient d'un geste las son cheval par le mors,
Comme pour écouter les pas sourds du Mystère.

UN MATELOT

Sa voix pure m'enchanté ainsi que ses bras blancs !

DEUXIÈME MATELOT

Que ses gestes sont fiers ! Que ses yeux sont troublants !

TROISIÈME MATELOT

Quel maintien de déesse et quel beau front de reine !

QUATRIÈME MATELOT
Qu'a-t-elle dit?

LE SATYRE
C'est la chanson de la Sirène.

PREMIER MATELOT
Je n'avais jamais rien entendu de pareil !

LE SATYRE
Je vous crois, car elle est la fille du Soleil.

ELPÉNOR
Elle vit seule?

LE SATYRE
Non, car elle a pour compagnes
Les nymphes des ruisseaux, des bois et des montagnes.

DEUXIÈME MATELOT
Belles?

LE SATYRE
Vous jugerez.

DEUXIÈME MATELOT

Farouches?

LE SATYRE

Nullement.

PREMIER MATELOT, *s'adressant aux autres.*
Je crois que nous aurons ici de l'agrément,
Camarades.

LE SATYRE
Fuyez au plus tôt ce rivage,
Vous dis-je, le conseil est amical et sage.

PREMIER MATELOT

Nous en avons assez d'un voyage sans fin.
Nous sommes las, nous avons soif, nous avons faim
Et depuis trop longtemps nul sourire de femme
N'est venu réjouir ni nos yeux, ni notre âme.

SILÈNE

Pour être bien reçus, vous serez bien reçus.
Victuailles de choix et vins de premiers crus,
Et même on vous ménage, après un miel qui grise,
A la fin du repas une grosse surprise.

PREMIER MATELOT

Regarde. Elle nous a fait signe. Elle sourit.

DEUXIÈME MATELOT

Elle s'ennuie ici seule et sans un mari.

TROISIÈME MATELOT

Elle ne doit avoir pas souvent de visite,
Quand il passe quelqu'un, sans doute elle l'invite.

ELPÉNOR

Les Satyres ont dit qu'il s'en faut méfier.

PREMIER MATELOT

Les Satyres, avec leurs cornes de béliet,
Leurs pieds fourchus, n'ont rien qui doive plaire aux belles.
Elle leur aura fait quelques farces cruelles.

DEUXIÈME MATELOT

Rentrons-nous, Elpénor, ou ne rentrons-nous pas?
Resterons-nous ici, les jambes en compas,

Comme sur le vaisseau, les jours de canicules,
Hésitant sur ce qu'il faut faire, ridicules,
Sous le regard d'une déesse aux blanches dents?

ELPÉNOR

Ulysse nous a dit de nous montrer prudents.

UN MATELOT

Voyez-vous ce poltron? Il a peur de son ombre.
Que crains-tu de fâcheux? Sommes-nous pas en nombre?

DEUXIÈME MATELOT

Suivez-moi, mes amis. Je donne le signal.
Et que voulez-vous qui nous arrive de mal?

TROISIÈME MATELOT

Honnis tous les trembleurs que la crainte admoneste!
Entrons. Vive l'amour et le vin.

ELPÉNOR

Moi, je reste.

SILÈNE, *expliquant à mesure les choses qu'il voit se passer
à l'intérieur du palais.*

Malgré tes bons conseils, puisqu'ils viennent d'entrer,
Avançons donc un peu pour les voir manœuvrer.
Le spectacle en vaudra la peine, je t'assure.
Tu n'auras jamais vu plus drôle d'aventure.
Rien qu'en la racontant, tu pourras, si tu veux,
Régaler de gaîté tes arrière-neveux...
Donc à se dévêtir, voyant qu'on les invite,
C'est à qui se mettra le plus nu, le plus vite.
Ils ne se doutent pas de ce qui les attend,

Ils ne comprennent pas, les niais, qu'en quittant
Ce vêtement qu'ils croient une simple guenille,
C'est leur humanité dont on les déshabille.
Clignant d'un air farceur et modeste les yeux,
Ils font les puérils et les facétieux.
De persil et de thym, ils couronnent leurs têtes.
Est-il possible d'être et plus laids et plus bêtes?
Mais on les mène à table, ils vont goinfrer, bien sûr.
La déesse s'approche et ses grands yeux d'azur,
Froids comme un lac tirant des neiges ses eaux vives,
Dardent, inquiétants, leurs feux sur ses convives.
Ceux-ci, calmes, sereins, joyeux, ne doutent pas
Qu'ils doivent cet accueil à de secrets appas.
Circé, d'un bras de marbre écartant sa tunique,
Leur offre le gâteau de miel au suc magique.
A belles dents, ils y mordent. Leur compte est rond.
Un petit coup de sa baguette sur le front,
Et tous, à l'instant même, ils tombent sur leurs pattes.
Un dur sabot étreint leurs mains peu délicates,
Leur nez, par la stupeur allongé tout à coup,
En un disque troué s'aplatit par le bout,
Que flagelle le poids des oreilles épaisses.
De plantureux jambons leur succèdent aux fesses,
D'où s'élève un panache et se recourbe en nœuds
Une queue où revit la fierté des aïeux...
Et maintenant, au trot, Satyres, je vous prie,
Vite, conduisez-moi ces porcs à l'écurie !

MARSYAS

Ce n'est pas nécessaire. Ils y foncent tout droit.
Si pressés que le porche est presque trop étroit.

ELPÉNOR

De terreur tout mon poil se hérisse. Je n'ose,
Tremblant d'être touché par leur métamorphose,
Dans les sons que j'émets, reconnaître ma voix.

LE SATYRE

Pour moi, c'est en lapin surtout que je te vois,
A moins que ce ne soit en daim ou bien en lièvre.

ELPÉNOR

Ne parle pas ainsi. Tu me donnes la fièvre.
Crois-tu vraiment qu'on puisse en bête être changé !

LE SATYRE

Certes, tu le pourrais et sans trop déroger.
On voit dans ce pays des choses plus énormes.
Le Monde est jeune encor et peu sûr de ses formes.
Quant à l'homme, penseur manqué, faux instinctif,
On peut dire qu'il n'a rien de définitif.
Dans son humanité proche du quadrupède,
Il est comme un danseur, sur une corde raide.
Le moindre choc l'oblige à faire le grand saut,
Il a de l'esprit juste assez pour être un sot.
Le résultat vaut-il tout le mal qu'il se donne
Pour tenir toutes ses vertèbres en colonne ?

ELPÉNOR

Insensé que je suis, que fais-je encor ici
Au lieu de prévenir Ulysse de ceci ?

(Il s'éloigne en hâte.)

MARSYAS

[On dit que l'oiseau qui porte la huppe,
En Thrace fut un roi puissant,
Qu'en son palais que Diomède occupe,
On retrouve encor des traces du sang
Que versa ce prince farouche.
Tu le sais, rossignol des bois,
Ce souvenir aussi te touche.
Hirondelle, fille des rois,
Et jadis princesse d'Athènes !
Car vous étiez deux sœurs, Philomèle et Procné,
Dont le cœur si pur fut traîné
Dans une affreuse trame et de mort et de haines.
Sous vos fins plumages d'oiseaux,
On devine, Procné, ta royale naissance,
Mais tout entière à ta souffrance,
Philomèle, tu vas la redire aux roseaux.
Et la huppe, dressant la tête,
Comme troublée à cette voix,
Relève l'orgueilleuse aigrette,
Reste du cimier d'autrefois,
Et qui fit pâlir plus d'un roi
Dans quelque hâtive retraite.
Lorsque Térée au front étroit
De rude dompteur de cavales,
La hérissait dans les rafales
De la tempête et des combats,
Là-bas !
Mais, que viens-je parler d'Athènes ?
Laissons là Pandion, le père de Procné,

En son palais antique, orné
De la mousse et de l'or des légendes lointaines.
Comme il s'agit bien de cela !
Est-il possible que l'on puisse
Comparer à ces héros-là
Les pauvres compagnons d'Ulysse?

(Arrive Ulysse accompagné d'Elpénor.

ULYSSE

C'est vrai, ce que me vient de conter Elpénor (1)?]

SILÈNE

On fait de tes soldats de la viande de porc.
C'est très exact, hélas ! quoique assez regrettable.

ULYSSE

Tu connais le chemin qui mène à leur étable?

SILÈNE

Quoi? Si je le connais? N'ai-je pas là dedans
Le grade de porcher en chef et d'intendant?

ULYSSE

As-tu sur toi les clefs?

(1) Le passage entre crochets est coupé à la représentation.
Raccord :

ELPÉNOR, rencontre Ulysse et dit :

Tes compagnons, Ulysse...

ULYSSE

Eh bien ! parle.

ELPÉNOR

Je n'ose.

Ils viennent de subir une métamorphose
Affreuse...

ULYSSE

Quoi ! C'est vrai, ce que dit Elpénor?

SILÈNE

Une barre de hêtre
Qu'on enlève et remet lorsqu'on les mène paître
Suffit. C'est primitif comme appareil, tu vois.
Quatre murs en pisé, quelques châssis de bois
Font l'installation. C'est moi qui l'ai construite.

ULYSSE

A ce triste logis conduis-moi tout de suite.

SILÈNE

Je crois qu'il serait mieux de voir d'abord Circé.

ULYSSE

Je la verrai plus tard. Allons au plus pressé.

SILÈNE

Cette façon d'agir m'inspire des scrupules.

ULYSSE

Si tu marches, du vin ! Des coups, si tu recules !

SILÈNE

J'aime ce regard droit, cet air fier, ce ton bref.
Il faut en convenir, tu parles comme un chef.
Ulysse, à tes conseils pervers je m'abandonne.

(S'adressant aux satyres.)

Vous, veillez pour que l'on ne soit vu de personne.

(Ulysse et Silène sortent.)

MARSYAS

Un petit pas de danse au son des tambourins
Serait hygiénique et rendrait à nos reins,
Que raidit trop l'expectative,
L'élasticité primitive.
Qu'en penses-tu, cher Elpénor?
A quoi bon ressasser encor
Tant de motifs de te déplaire
Qui te feront perdre le Nord,
Pilote, et l'étoile polaire?
La danse expulse les soucis.
Ses rythmes exaltent le buste,
Elle habitue au geste juste
Et forme aux mouvements précis.
Qui la pratique en terre ferme
Garde toujours le pied marin,
Et son cœur, devenu d'airain,
Du voyage éternel, sans hâte, attend le terme !

(Ulysse revient avec Silène.)

ELPÉNOR

Quel effet ta visite en a-t-elle obtenu ?

ULYSSE

Les malheureux ne m'ont pas même reconnu :
Ils sont couchés là-bas, le nez dans leur mangeoire,
Ne songeant qu'à dormir, qu'à manger et qu'à boire.
Vainement, j'ai voulu remuer leurs esprits.
L'âme comme le corps, chez eux, tout est bien pris.

Ils ouvrent en bâillant un œil féroce et rouge
Où pas une lueur de souvenir ne bouge.
Le regret du passé semble à jamais éteint
Dans leur cœur paresseux qu'éclaire seul l'instinct.
Mes larmes, goutte à goutte, en tombant sur leurs têtes,
N'ont provoqué chez eux qu'un grognement de bêtes.
Je ne sais pas comment les retirer de là.
Je ne puis pourtant pas partir comme cela.
Sans rameurs, je ne puis m'éloigner de la côte.
J'ai pour tout équipage, Elpénor, mon pilote.
Dussé-je par son art être aussi terrassé,
Il faut que j'aïlle voir cette infâme Circé.

CIRCÉ, apparaissant sur le seuil de son palais.

Ne te chagrine pas, Ulysse,
Si tes compagnons de jadis
Ont ainsi changé de pelisse,
C'étaient des pourceaux, je te dis.

Circé, des vieilles lois suprêmes
Ne fait point plier les ressorts.
En changeant les hommes en porcs,
Je les réintègre en eux-mêmes.

Je romps des nœuds désobligeants
Et des attaches scélérates
Qui retenaient debout des gens
Faits pour marcher à quatre pattes.

Ceux-ci pourtant que tu connus
De caractères difficiles,
As-tu vu s'ils sont devenus
Tout à coup contents et dociles?

C'est qu'ils ont senti sous ma main
Leur direction véritable.
Sans hésiter sur leur chemin,
Ils ont couru droit à l'étable !

Découvre-leur donc un défaut
Dans la marche ou dans l'attitude,
Ou la trace d'une habitude
Rappelant un passé plus haut ?.

Dans l'étable, mieux qu'en des chambres,
Ils goûtent l'infini repos
D'être enfin dans leurs propres peaux,
De jouir vraiment de leurs membres.

Pour la première fois, enfin,
Ils en peuvent faire à leurs têtes.
Comme leur regard est plus fin
Depuis qu'ils sont devenus bêtes !

Je viens de les débarrasser
De cet appareil à penser
Si lourd à toute chair humaine.
Grâce à moi, plus rien ne les gêne.

Comment, et par quel jeu cruel,
Avaient-ils subi la torture
De ceindre une double nature
Qui tenait leurs instincts en duel ?

Sans doute quelque Démiurge
Facétieux ou pris de court,
Les voyant au fond d'une cour,
Avec leur museau qui s'insurge,

Se sera dit : « Et pourquoi pas ?
La moitié de l'ouvrage est faite.
Dressons-les, mettons-les au pas
Et la ressemblance est parfaite !

Bien en chair, avec de grands yeux
Largement taillés en amande,
Et du ventre, ce qui commande
Le respect des gens sérieux.

Ils se tireront de leur rôle
Et drapés dans de grands manteaux,
Si je leur donne la parole,
Ça fera des sentimentaux.

Les femmes trouveront des charmes
Au commerce de leurs esprits,
Et les devinant incompris,
Avec eux mêleront leurs larmes ! »

Mais on ne mêle point en vain
L'âme et la chair toujours en lutte,
La pensée, élément divin,
Avec les instincts de la brute.

Pour ces êtres, c'était assez
D'avoir de l'orge en abondance,
Par sa généreuse imprudence,
Qu'en fit le dieu ? Des déclassés.

Des mécontents, des anarchistes,
Salissant ce que nous touchons.
Des hommes, cela?... Des cochons !
Et qui pis est, des cochons tristes !

Mais quant à toi, je t'attendais,
Je connaissais ton nom, Ulysse,
Et j'élevais avec délice
Mon rêve sur toi comme un dais.
Toi, venu du fond de mes songes,
Héros de si loin annoncé,
Sois le bienvenu chez Circé,
N'apporterais-tu, fiancé,
Que de doux et brillants mensonges !

ULYSSE

Déesse, je voulais me plaindre. A ton aspect
Ma colère domptée a fait place au respect,
Et c'est en suppliant que, vers toi, je me penche,
Visage de lumière, apparition blanche,
Et cherchant de tes yeux la fuyante clarté,
Je crains pour ma mémoire et pour ma volonté.
S'il est vrai que, devant tes yeux, j'ai trouvé grâce,
Sois, par pitié pour moi, moins sévère à ma race
Et ne méprise pas ainsi l'humanité.
De sa misère même est faite sa beauté.
C'est dans l'âme à demi charnelle que s'élève
Cette fleur maladive et fière qu'est le rêve ;
Respecte l'homme au cœur double et mystérieux
Qui, les pieds dans la faune et la pensée aux yeux,
Tout étourdi du sang qui lui bat à la tempe,
Monte du noir chaos, portant au front sa lampe.
Loin de le repousser en l'ombre dont il sort,
Tends-lui la main, Circé, seconde son effort,
Et que ton art puissant devenu secourable
L'aide à se dégager du lourd poids qui l'accable.

CIRCÉ

Tu crois tes compagnons meilleurs qu'ils ne le sont.
N'importe ! Je veux bien leur rendre la raison.
Ce que l'Amour requiert, même alors qu'il s'abuse,
Il ne sera pas dit que l'Amour le refuse.
Entre dans ma demeure, Ulysse, et dès demain,
Tu les retrouveras sous leur visage humain.

ULYSSE

Jure, par cette bouche à la ligne si pure,
Que tu feras ainsi que tu dis.

CIRCÉ

Je le jure !

ULYSSE

Je te suis.

(Se tournant vers Elpénor.)

Ce palais est terrible, Elpénor.
Elle songe peut-être à me changer en porc.
Je n'ai pu lire au fond de ses yeux redoutables.
Son cruel amour sert à peupler ses étables.
Il ne revoit jamais son pays, l'insensé,
Qui s'endort une fois dans les bras de Circé !
Je veux revoir le mien, je veux finir ma tâche.

ELPÉNOR

Fuyons.

ULYSSE

J'y ai pensé, mais il faut que j'arrache
Mes pauvres compagnons à leur destin cruel.
Entre ma ruse et sa beauté s'ouvre le duel.
Adieu !

MARSYAS

Moi, je n'ai pas des craintes si moroses
Et suis sûr que l'amour arrangera les choses.
Aux faiblesses du cœur, il faut être indulgent.
C'est égal, mes amis, sous sa coiffe d'argent,

Je crois que la Lune
En verra, ce soir,
Autant qu'on peut voir,
Si, par infortune,
Son œil empressé
Qui partout se glisse
Aperçoit Ulysse
Dans tes bras, Circé !
Pleine d'épouvante,
Si son cœur, pourtant,
Trouvait, en partant,
La scène émouvante.
Si toute la nuit,
Dans un chaste ennui,
La Lune, troublée
Par la vision,
Cherchait, désolée,
Son Endymion.
Aidé d'Aphrodite,
Ne pourrais-je pas
Attirer les pas

De ma déesse favorite ?

Même, à la rigueur,
Offrir à son cœur

Un Endymion de rencontre ?

Suis-je donc si laid
Que, s'il le fallait,
Je ne puisse pas faire montre
De mon visage amoureux, moi,
Pauvre Satyre en émoi,
Dont la cervelle fantastique
Garde, sous un front crénelé
D'une double corne rustique,
Plus d'un bleu flocon envolé,
Lune, ma tendresse première,
De ta quenouille de lumière?

(Rideau.)

ACTE DEUXIÈME

Intérieur du palais de Circé. A gauche, une fenêtre ouverte.

SCÈNE PREMIÈRE

EVADNÉ, CLOÉ (NYMPHES *au service de CIRCÉ*)

EVADNÉ

Ulysse dort auprès de la belle Circé.
Le milieu de la nuit est plus que dépassé.
Nul voyageur nouveau n'apparaît sur la route
Et personne n'a plus besoin de nous, sans doute.

[Cloé, que faisons-nous ici?
Quelles mystérieuses chaînes,
En ce palais du vain souci,
Nous retiennent loin des fontaines?
Comme on serait mieux sous les eaux,
En notre nudité sans voiles,
A piquer entre les roseaux
Les reflets fleuris des étoiles !
A nous moquer des ægipans
Et des divertissantes poses
Qu'ils prenaient aux talus grimpants
Afin de nous jeter des roses !

CLOË

Hors du torrent natal où je voudrais plonger
Me retient une obscure force.
Et sur mon corps jadis fluide et si léger
Se forme une invisible écorce.
Je ne sais pas quel charme étrange et caressant
Me mêle au grand frisson que la terre dégage
Et j'entends se remplir mon cœur arborescent
Du long bruissement de quelque amer feuillage.

EVADNÉ

C'est l'Amour, c'est l'Amour, dans cette nuit d'été,
Qui tend le piège où tu succombes.
N'as-tu pas vu passer la blanche Aphrodité
Sur son beau char traîné par des colombes?
Peut-être un jeune dieu vers nous chemine-t-il
Et peut-être est-ce moi que son cœur a choisie?
Ne respirez-tu pas le parfum très subtil
Qu'exhalent ses cheveux imprégnés d'ambroisie?

(*Murmures de flûtes au dehors* (1).]

CLOË

D'une flûte on entend le murmure enchanté
Et tout secrètement frémit de volupté.
C'est l'Amour qui répand ce doux vent de folie.
Agités par sa grâce et sa mélancolie,
Les Satyres n'ont pas dû dormir : c'est l'un d'eux.
Ses sabots font craquer les pommes de résine.

(1) Le passage entre crochets est coupé à la représentation.

Aux durs fûts des cyprès cogne son front noueux,
Sa double corne au seuil des halliers s'illumine.

Il vient vers nous, c'est sûr,
Car malgré l'angle qui le masque,
Regarde sur le mur
Courir sa petite ombre ébréchée et fantasque.

LE SATYRE, *avançant son visage par la fenêtre.*
Eh bien, nymphes, ils sont couchés, les amoureux?

EVADNÉ

Quels amoureux?

LE SATYRE

Circé. Le Grec. Ils sont heureux !
Ça ne te tente pas de suivre leur exemple?

EVADNÉ

Pas avec toi. Je rêve un amoureux plus ample.

LE SATYRE

Un Cyclope, un Titan?

EVADNÉ

Un homme seulement.
Mais un homme bâti plus convenablement
Et non pas comme toi monté sur pieds de chèvre.
Ta figure capricieuse sent la fièvre.
Tu n'as pas l'air réel ; j'éprouve un vague effroi
A voir tes pieds fourchus, tes cornes devant moi.

LE SATYRE

Je ne m'étonne pas de l'effroi que je sème,
Les cornes de mon front me font peur à moi-même.

Crois-moi, si tu le veux, mais, je te l'avouerais,
Lorsque je pense à moi, je suis peu rassuré !

EVADNÉ

[Alors, c'est donc la Peur, non l'Amour qui t'amène.

LE SATYRE

Ne t'en déplaie, c'est l'Amour, nymphe inhumaine.
Ce que je te dis là n'est que trop sérieux.
Lorsque tu sauras tout, tu me comprendras mieux
Et prendras en pitié ma cruelle blessure.

EVADNÉ

Sur ton mal prétendu ta mine me rassure.

LE SATYRE

Sais-tu ce qu'est l'Amour? L'as-tu jamais connu?
Eh bien ! moi, je l'ai vu tout à l'heure, tout nu,
Dans ma cabane, avec son carquois, oui, ma chère !

EVADNÉ

L'Amour avait alors bien autre chose à faire.

LE SATYRE

Tu crois qu'il s'occupait d'Ulysse et de Circé.
Mais après ce qui s'est passé,
Je te déclare que j'en doute.

EVADNÉ

Qu'est-il donc arrivé de si troublant?

LE SATYRE

Écoute.

Je m'étais mis au lit, seul, assez tristement

Et couché dans ma hutte,
Je laissais sur ma flûte
S'endormir mon tourment.
L'Amour survient et frappe à ma porte
Dont il ébranle les verrous.
« Ah ! ça, criai-je avec courroux
D'une voix que la peur rend forte,
Qui frappe ainsi ? Qui vient et si mal à propos,
A cette heure de nuit déranger mon repos,
Mettre en fuite l'essaim enchanté de mes songes ? »
Mais Eros, aux divins mensonges :
« Ouvre, me répond-il, ouvre, sois rassuré,
Je suis petit, je suis tout mouillé par l'orage.
La lune a disparu. Je me suis égaré
Dans la nuit, sous quelque nuage. »
Entendant ces mots, j'eus pitié,
Je sors de mon lit à moitié,
Et comme l'heure était indue,
Je décroche la lampe à mon mur suspendue,
Je la rallume, j'ouvre et vois
Un jeune enfant, portant des ailes, un carquois
Avec un arc minuscule.
Je le fais approcher du feu dont je recule,
Je prends pour les chauffer ses deux mains dans ma main
Et de l'autre, j'essuie
Ses cheveux inondés de pluie.
Dès qu'il est ranimé : « Voyons, dit-il, malin,
Si la corde de l'arc est sèche ;
Pour cela, mettons une flèche
Et voyons si l'humidité
Ne l'aurait pas un peu gâté ? »

Il tend l'arc et me lance une flèche vermeille
 Qui s'en va me percer le cœur,
 Comme un dard acéré d'abeille.
Puis il saute de joie et dit d'un air moqueur :
« Hôte, réjouis-toi, j'ai vraiment du bonheur.
L'arc est en bon état, mais ton cœur est malade ! »
Et c'est bien vrai qu'il est fort malade, naïade.

EVADNÉ

Que viens-tu me parler de ton amour mouillé,
De nuages, de pluie et de ton cœur malade !
 C'est ton cerveau qui, tout brouillé,
Du rêve et du réel fait pareille salade.
On n'a pas encor vu si pure nuit d'été.

LE SATYRE

S'il ne pleut pas, il neige, il neige, en vérité.
Le clair de lune à gros flocons tombe des branches,
On en voit sur le sol d'épaisses couches blanches
Et ce n'est pas un temps, nymphe, à laisser dehors
 Un pauvre amoureux se morfondre !

EVADNÉ

Eh bien ! retourne dans ta hutte et t'y rends.

LE SATYRE

Voilà tout ce que tu trouves à me répondre
Et tu veux m'envoyer chez moi coucher tout seul.
C'est très bien, mais alors prépare mon linceul.
Car il est très certain que si tu me repousses,
L'inexorable Mort, ô nymphe, est à mes trousses,

Rejeté de vos bras je tombe dans les siens.
Et je ne suis plus bon même à jeter aux chiens.

EVADNÉ

Tu parles de nos bras maintenant ; la tendresse
Dont tu me flattais seule hésite sur l'adresse ?
A laquelle en as-tu de nous ?

LE SATYRE

A toutes deux.

Le choix, en vérité, serait trop hasardeux,
Si l'une est blonde, l'autre est brune,
Mais vous avez vos qualités chacune.
Qui ? Moi ? Que je sois condamné
A l'amour d'une seule femme !

Ah ! ma pauvre Evadné,
Que tu juges mal de ma flamme !
M'as-tu seulement regardé ?
Dans ce cœur d'amour débordé,
Soupçonnes-tu ce qui se passe ?
Mais il est grand comme l'Espace,
Et les cieux s'y perdraient dedans
S'ils étaient assez imprudents
Pour exciter sa convoitise !
J'endure mille feux que le moindre œil attise !
Ah ! que ne suis-je comme toi,

Aimable hirondelle,
Que le regret du nid que tu fis sous ce toit
Chaque nouveau printemps ramène ici, fidèle.
Car, pendant l'hiver, tu t'enfuis
Vers Babylone ou vers Memphis,

Tandis que, dans mon cœur, tout le long de l'année,
L'Amour ne cesse de nicher.

Ce n'est plus un cœur, c'est un colombier
Que j'abrite dans ma poitrine surmenée !

Un nouveau-né, déjà, s'est de plume habillé,
Un autre est dans l'œuf, un troisième
Brise sa coquille à moitié,

Tandis qu'on voit pointer la tête du quatrième.

Et c'est pitié

De voir tous ces gosiers qui s'ouvrent
Et tous ces becs où se découvrent
D'inextinguibles appétits !

Les plus grands donnent la becquée aux plus petits.

La génération est à peine élevée,

C'est une nouvelle couvée.

Tout ça gazouille à rendre sourds !

Que faire ? Je ne puis suffire à tant d'amours !

*(Tous les satyres enjambent un à un la fenêtre et courent
après les nymphes.)*

EVADNÉ

Bon ! Voilà maintenant qu'ils entrent par douzaines !

LES SATYRES

Un baiser, un baiser, ô nymphes des fontaines !

EVADNÉ

Mais qu'est-ce qui vous prend de faire tout ce bruit
Et d'éveiller les gens, à cette heure de nuit ?

SCÈNE II

LES MÊMES, CIRCÉ

CIRCÉ

En cet endroit sacré, qu'êtes-vous venus faire?

LES SATYRES

O déesse !

CIRCÉ

Allez donc me chercher votre père (1).]
Dites-lui que je veux lui parler à l'instant.

LES SATYRES

Ne prends pas avec nous un air si mécontent.
Nous courons t'obéir.

(Les satyres sortent.)

CIRCÉ

Tout contre moi conspire !

(1) Le passage entre crochets est coupé à la représentation.
Raccord :

CLOÉ

Il est tard. Ta présence ici devient suspecte.
Une nymphe qui se respecte
Ne cause pas avec un satyre, entends-tu?
Partez ! Ciel ! la déesse ! Hélas ! elle t'a vu !

MARSYAS

C'est elle, son visage est pâle de colère.
Que s'est-il donc passé?

CIRCÉ

Cherchez-moi votre père...

EVADNÉ

Quel chagrin a chassé de tes yeux le sourire?

CIRCÉ

Je ne vois, depuis hier, dans toute ma maison,
Que désordre, incurie et trouble et trahison!

EVADNÉ

Déesse, un tel soupçon nous fait beaucoup de peine.
Qui te trahit ici?

CIRCÉ

Les Satyres, Silène,
Vous, les premières...

EVADNÉ

Nous! Quel mal avons-nous fait?

Nous avons reçu les Satyres, en effet.
Que veux-tu? Cette nuit tentante et nuptiale,
Les parfums que le vent jette par intervalle,
Ton union probable avec ce beau héros
Ont suffi pour troubler ces pauvres satyreaux
Dont le cœur inflammable est rarement tranquille,
Un grand frisson d'amour enfiévrant toute l'île,
Comment auraient-ils pu, Déesse, fermer l'œil?

CIRCÉ

Mais vous ne deviez pas, du moins, leur faire accueil.

EVADNÉ

Le moyen d'éloigner tous ces museaux espiègles,
Tous ces petits sabots, turbulents et sans règles!
Mais tu ne nous dis pas toute la vérité.
La tristesse se cache en ton cœur irrité.

[Il s'est passé des faits que tu ne veux pas dire,
Sur la piste desquels nous a mis le Satyre.

CIRCÉ

Qu'a-t-il dit?

EVADNÉ

Que l'Amour se serait égaré
Dans les bois, cette nuit, loin de vous... Est-ce vrai? (1)]

CIRCÉ

Le vrai, c'est que Silène, oubliant son service,
A laissé sans manger les compagnons d'Ulysse.
Leurs grognements nous ont empêchés de dormir.
Aussi bien le héros n'a-t-il fait que gémir
[Et que me supplier, pour que je les lui rende !

EVADNÉ

Il s'imagine donc cette maison bien grande !
Nombreux comme ils le sont, où les logerions-nous?
Nous n'avons certes pas des lits ici pour tous.
Ce que demande Ulysse est très peu raisonnable.
Car enfin, comme porcs, ils sont bien à l'étable,
Tandis qu'à l'état d'homme, ils me paraissent gens
A se montrer peut-être un peu plus exigeants (2).]

(Entrent les Satyres, amenant Silène.)

LE SATYRE

Circé, nous t'aménons, saoul comme une baleine,
Mon père vénéré, le rubicond Silène.

(1-2) Les passages entre crochets sont coupés à la représentation.

Demande-lui ce qu'il faisait dans ton cellier.
En tout cas, il n'avait pas l'air de s'ennuyer !

SILÈNE

J'ai compris qu'on allait avoir un nouveau maître,
Déesse, et me suis dit que je devrais peut-être
Dans mon propre intérêt, dans le sien, dans le tien,
M'occuper de détails auxquels un homme tient.
Dont la femme, fût-elle, ainsi que toi, déesse,
Fatalement s'abstrait et se désintéresse.
Et pour n'en citer qu'un, les vins sont dans ce cas.
La plupart à soigner sont assez délicats.
J'ai voulu, m'y sachant certaine compétence,
Te faire profiter de mon expérience
Et, de peur d'en laisser de durcis, d'éventés,
De passés ou d'aigris, je les ai tous goûtés,
L'un après l'autre, avec un zèle méritoire,
Et, pour n'en point jeter, j'ai pris sur moi de boire,
Parmi les vins trop vieux, ceux qui ne valaient rien,
Comme, à ma place, eût fait tout autre homme de bien.
J'ai consumé ma nuit entière à cet office.

CIRCÉ

Et pendant ce temps-là, les compagnons d'Ulysse,
Dans leurs auges n'ayant ni petit-lait, ni son,
De leurs voix de pourceaux grognaient à l'unisson !
Enfin, la question se posant par ta faute,
Dis-moi, que penses-tu, Silène, de mon hôte ?

SILÈNE

Ulysse?... Eh bien ! Ulysse est un homme un peu froid.

CIRCÉ

Je viens de concevoir un doute à son endroit.
Puisque depuis longtemps tu sembles le connaître,
Je veux savoir de toi s'il est ce qu'il dit être.

SILÈNE

S'il n'est pas ce qu'il dit, au moins le paraît-il,
C'est un homme, en tout cas, très rusé, très subtil,
Qui n'a pas son pareil dans l'art des reparties.
Menteur, voilà déjà pas mal de garanties
[Qui peuvent te prouver son authenticité.
Lorsqu'il ment, on est sûr qu'il dit la vérité.
Car le mensonge, en quoi le personnage brille,
Tu ne l'ignores pas, est un trait de famille.
Donc, ne crois pas un mot de ce qu'il dit, il ment.
Mais s'il ne mentait pas, serait-il donc vraiment
Ulysse? Il mentirait, ce qui serait la marque
Qu'il pourrait tout de même être bien ce monarque.
Alors, il eût dit vrai, ce qui fait que plus tard,
La question revient à son point de départ.
Je ne sais pas si je me suis bien fait comprendre.

CIRCÉ

S'il est fort embrouillé, ton discours n'est pas tendre (1) !
Mais quel est son passé, quelle est sa nation?
Lorsque tu l'as connu, venait-il d'Ilion?

SILÈNE

Tous les aventuriers, tous les hommes de proie
Prétendent revenir de la guerre de Troie.

(1) Le passage entre crochets est coupé à la représentation.

Il en sera pendant longtemps encore ainsi !
Mais pourquoi de cela te faire du souci ?
Pourvu que, comme époux, il soit apte à te plaire,
Le reste, à mon avis, Circé, n'importe guère.

CIRCÉ

C'est ton avis, Silène, et ce n'est pas le mien ;
Menteur, aventurier, peut-être homme de rien,
C'est moi qui lui fais fête et lui qui me dédaigne !
Car enfin, ô douleur, ô honte dont je saigne,
Je me suis presque offerte à cet homme, mais lui,
Détournant ses regards chargés d'ombre et d'ennui,
Louait, pendant ce temps, les vertus de sa femme,
Sa Pénélope, à qui je vais le renvoyer
Et qui le chassera de son propre foyer,
Ne retrouvant en lui qu'un animal infâme !
Je rendrai la raison, comme je l'ai promis,
A ses chers compagnons, à ses dignes amis,
Et je les chargerai de le lui reconduire,
Au milieu des clameurs et des éclats de rire !
J'en eusse fait un dieu, pourtant, s'il l'eût voulu !
Je l'accueillis d'un cœur si joyeux et si tendre !
Mais lui, dans sa bassesse, il n'a pas su comprendre
Quel insolent bonheur c'était de m'avoir plu !
Nymphes, nous avons fait ensemble un méchant rêve.
Mais on entend des pas, le condamné se lève,
Et, puisque tout devait se terminer si mal,
Veillez à ce qu'il goûte à ce gâteau fatal.
Moi, je lui donnerai le breuvage magique.

(Les nymphes sortent.)

SILÈNE

C'est prendre l'aventure un peu trop au tragique !
Réfléchis bien !

CIRCE

Tais-toi, triste grelot fêlé !

SILÈNE

Je crois bien qu'en effet, j'ai beaucoup trop parlé !
Pauvre Ulysse ! Penser, lui si fier et si brave,
Qu'on pourrait, après tant d'aventures, le voir
Finir obscurément bientôt dans un saloir !
Pour oublier tout ça, je retourne à la cave !

(Silène sort.)

LE SATYRE

Alors, c'est décidé, tu le changes en porc,
Ce malheureux ? Tu l'as aimé, pourtant, déesse !

(Ulysse entre, distrait.)

CIRCE

Au moment où je peux lui pardonner encor,
Vois comme sa froideur insulte à ma tendresse !

ULYSSE, *toujours perdu dans un rêve.*

Heures de cauchemar véritable et d'ennui,
Que vous m'avez paru longues, heures de Nuit !

ÉIPÉNOR

Il a mangé le miel vénéneux ; l'œil est triste,
La marche est raide, on voit que si le corps résiste
L'âme est près de plier aussi bien que le front.

CIRCÉ

Quelques gouttes de vin magique achèveront
De préparer le changement expiatoire.
De ce vin généreux, Ulysse, veux-tu boire?

ELPÉNOR

Il accepte la coupe et, d'un geste distrait,
L'infortuné ! voilà qu'il l'avale d'un trait !

CIRCÉ

Maintenant, il dépend d'un coup de ma baguette
Que, hors l'humanité, pour toujours, je le jette.

(Se tournant vers Ulysse.)

Je suis déesse, Ulysse, et fille du Soleil !
Le cœur gonflé de force, ivre d'un sang vermeil,
J'ai la fière impudeur de mes instincts sauvages !
Aussi je parlerai sans feinte et sans ambages.
Je t'aimais, je l'ai dit, tu l'as fort bien compris.
Et toi, d'un faux respect, tu cachas ton mépris !
Réponds ! N'ai-je pas lu clairement dans ton âme ?

ULYSSE

Je t'aurais méprisée, ô déesse, dis-tu ?
Je suis un homme faible et de peu de vertu.
Certes, plus d'une fois, sous les murs de Pergame,
Ma lance s'est heurtée aux armures des dieux.
Mais je n'ai point subi, pourtant, d'assaut plus rude
Que celui que l'Amour me livra par tes yeux !
Si j'avais succombé, c'était la servitude.
Il fallait près de toi que je fixe mes pas.
Mais, pour agir ainsi, je ne m'appartiens pas !

[Les dieux, en m'imposant une si grande tâche,
Ont voulu que j'y donne et mes nuits et mes jours !
Un cœur voluptueux est toujours un cœur lâche
Et l'honneur ne suit point les sentiers des Amours !

CIRCÉ

Et quel honneur plus grand fut fait à ta bassesse
Que celui d'être aimé, mortel, d'une déesse ?

ULYSSE

Si, cédant au penchant qui m'entraîne vers toi,
Je m'étais, comme amant, endormi sous ton toit,
Aurais-tu supporté qu'aussitôt je te quitte ?
De quel nom aurais-tu qualifié ma fuite (1) ?
J'eusse perdu le droit, après tant de combats,
Et par cette action que tous auraient flétrie,
D'aller revoir encor ma petite patrie,
Ma femme, mon enfant, qui m'attendent là-bas.

CIRCÉ

De quel air assuré l'insensé me défie !
Mais cette femme à qui ton cœur me sacrifie,
Es-tu sûr seulement de sa fidélité ?

ULYSSE

Plus que de ton esprit, plus que de ta beauté.

CIRCÉ

Et ton unique rêve est d'aller la rejoindre ?

(1) Le passage entre crochets est coupé à la représentation.
Raccord :

J'aurais perdu le droit de revoir ma patrie...

ULYSSE

Puissé-je du retour voir bientôt l'ombre poindre.

CIRCÉ

Toi qu'on dit si rusé, dissimule un peu mieux.
Surveille mieux tes mots, fais taire au moins tes yeux.

ULYSSE

Peut-être ma parole a-t-elle été trop prompte.
Excuse-moi, déesse. Il me fallait venger
L'honneur de mon foyer que tu viens d'outrager.

CIRCÉ

L'honneur de ton foyer, est-ce que cela compte?
Penses-tu que je vais m'attendrir sur le tien,
Alors que tu fais, toi, si bon marché du mien?
Tu m'oses préférer, ingrat, une mortelle
Et sans égard pour moi, tu ne parles que d'elle !
Sans doute tu pensais, en t'en allant d'ici,
De mes bontés pour toi lui faire le récit.
A tes propres vertus opposant ma faiblesse,
L'amuser aux dépens du cœur d'une déesse !
Ton orgueil s'est bercé d'un rêve un peu trop beau.
Ce que je puis t'offrir est moindre : le tombeau
Ou l'Amour, car Circé ne lâche point sa proie.
Volontaire ou captif, je te garde, entends-tu?
Je veux ployer à mon service ta vertu
Et te faire oublier Ithaque ainsi que Troie !

ULYSSE

Je ne puis.

CIRCÉ

Il le faut. Je le veux, moi, Circé.

ULYSSE

Je ne cède jamais quand je suis menacé.

CIRCÉ

Tu persistes !... A quatre pattes, misérable,
Et va rejoindre tes compagnons à l'étable !

(Un silence. Tous les traits de Circé expriment une stupeur grandissante.)

Mais que vois-je ? O prodige, il est resté debout !
Eh ! quoi ! n'a-t-il pas bu la coupe jusqu'au bout ?
Et n'ai-je pas frappé son front de ma baguette ?
Rien encor cependant ne dénonce la bête !
C'est mon tour à présent de trembler devant lui.
Comme en ses yeux profonds l'intelligence luit !
De son calme regard il m'observe sans fièvre,
Un dédaigneux sourire apparaît sur sa lèvre...
O toi sur qui mon art magique est sans vertu,
Être mystérieux et fier, qui donc es-tu ?
De quel terrible nom faut-il que je te nomme,
Qui dois-je appréhender sous ton visage ?

ULYSSE

Un homme

Qui puise en son esprit et dans sa volonté
La force et l'anxieux espoir de le rester.

CIRCÉ

Nul homme n'aurait pu résister à ce philtre.

LE SATYRE

Nul de ceux que tu vis n'en méritait le titre.
Et tous ceux qu'en pourceaux ta baguette changea
Plus qu'à moitié l'étaient déjà.

CIRCÉ

Dieu dédaigneux ou bien mortel au cœur de roche,
Venge-toi, frappe-moi.

ULYSSE

Te frapper. Non, approche
Seulement. Laisse-moi prendre par les cheveux
Cette tête, pour voir jusqu'au fond de tes yeux
Ce qui s'y peut cacher, sous tant de grâce frêle,
D'implacabilité froide et surnaturelle.
Tourne vers moi tes yeux. Ah ! Circé, qu'ils sont beaux !
La Mort, à la lueur de leurs sombres flambeaux,
Entre ses doigts osseux fait courir sa navette.
Ainsi tu voulais donc me convertir en bête ?

CIRCÉ

Pardonne-moi.

ULYSSE

Te pardonner ! Regarde-moi.
De l'échec de ton art, montre un peu moins d'émoi.
Fût-ce même un échec aussi grand qu'il te semble,
J'ai tenu tête, tant que tu m'as menacé,
Je te vois à genoux et voici que je tremble !
O trop ingénieuse et terrible Circé !
Ton philtre le plus fort est dans ta beauté même.
A se pencher sur toi que le péril est grand !

A l'aspect de tes yeux un vertige me prend,
Malgré ma volonté, peu s'en faut que je t'aime.

CIRCÉ

Ciel, qu'entends-je?

ULYSSE

Comme un pauvre oiseau fasciné,
Du terrible filet magique, environné,
Pour l'impossible essor en vain je bats de l'aile,
Je ne retrouve plus ma force habituelle.

CIRCÉ

Ah ! tu m'aimes !

ULYSSE

Pourquoi, fol et présomptueux,
Ai-je approché ton corps et touché tes cheveux ?
Ai-je senti si près la chaleur de ta joue ?
De l'orgueilleux qui se croit fort un dieu se joue.
La raison me dit : Fuis le serpent aux yeux d'or !
Et mes yeux éblouis répondent : Pas encor !

CIRCÉ

Je t'ai conquis enfin !

ULYSSE

Je sens que ma faiblesse
Au rang de tes pourceaux en effet me rabaisse.
Mais si je dois céder à ton enchantement,
A l'étable fais-moi conduire promptement.

CIRCÉ

Viens dans mes bras.

ULYSSE

Non, non ! A l'étable, à l'étable,
Te dis-je, car c'est là ma place véritable.

(Ulysse se dégage brusquement et s'enfuit.)

CIRCÉ, interdite.

De ce brusque départ, dites, que pensez-vous?

LE SATYRE

Que les hommes sensés deviennent les plus fous

Quand ils font tant que de s'y mettre
Et que l'Amour est un grand maître
Avec lequel il faut compter.
Croire qu'on lui peut résister
C'est se flatter

De vertus, que nul ne possède.
Pour moi, j'en ai pris mon parti,
Qu'il soit bien ou mal assorti,
Sein robuste ou sein décati,
Sans plus de façon je lui cède,
Le reconnaissant pour mon roi.
J'en donne avis à qui de droit.
Ceci dit, je passe et je glisse.
Quant à ce malheureux Ulysse,
Qu'il coure aussi loin qu'il voudra,
L'Amour le tient, il reviendra.

(Circé s'éloigne silencieuse et pensive.)

Mais cependant que je bavarde,
Voici qu'a disparu Circé
Et que le jour s'est avancé.
Une lueur faible et blafarde

A fait entrer dans la maison

Comme une lueur de raison.

Sur les confins du ciel le char nocturne penche
Et, dans le grand filet que jette l'aube blanche,
Se laissent prendre les étoiles en retard.
Déjà, je vois sous son cache-nez de brouillard
Le Matin aux yeux gris qui vient dans la rosée
En hâte descendant la montagne boisée.
Il faut nous retirer. Voici le petit Jour
Avec son échelle à l'épaule. Il fait le tour
De la maison et puis, sautant par la fenêtre,
Dans cet appartement le voici qui pénètre,
Riant de la fraîcheur qui vient des gouttes d'eaux
De la nuit qui s'en va, décrochant les rideaux,
Et partout, sur les murs, époussetant les ombres
Qui, retombant sur nous, y paraissent plus sombres
Et nous dessinent plus malingres et plus laids.
Cependant le silence envahit le palais.
Les nymphes qui, toujours, jasant comme des pies,
Nonchalantes, sur leurs bancs se sont assoupies.

Tout ceci fut très insensé,
Si bien que je me persuade
Que rien du tout ne s'est passé,
Sinon dans ma tête malade.
Sans doute Ulysse avec Circé,
Lui très tendre, elle point cruelle,
Ont passé la nuit sans querelle.

Je crois que tout cela ne fut, en vérité,
Qu'un songe d'une nuit d'été.

(Rideau.)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

MARSYAS, *sortant du palais avec un vase sous le bras
et parlant au public.*

Avec ce pot d'onguent je m'en vais à l'étable.

La déesse, en effet, m'a donné mission,

Par d'énergiques frictions,

De rendre à nos pourceaux un air plus présentable,

Car Ulysse avec eux doit partir aujourd'hui.

Ce que j'avais prévu s'est, en effet, produit.

Les deux amants se sont retrouvés, cette nuit,

Et, s'étant expliqués, ont fini par s'entendre.

On s'est pris aux cheveux, puis réconcilié,

Et maintenant on est lié

De l'amitié la plus exquise et la plus tendre.

Cette Circé, naguère effroi des nauteviers,

Qu'elle enlaçait de ses tentacules de pieuvre,

Et qui, du Créateur dégradant ainsi l'œuvre,

Vidait de leur raison ses pauvres prisonniers,

Présentement en a dans l'aile.

Elle a trouvé quelqu'un sur qui ça n'a pas pris.

Un instant, j'ai tremblé pour Ulysse : « Il chancelle »,

Pensais-je. Le désir enflammait sa prunelle

Et l'ombre de la bête était sur son esprit.

Pallas l'a délivré de l'étreinte mortelle.
Je comprends chez un chef des passades d'un jour,
Pourvu que de lui-même il demeure le maître,
Mais qu'il trahisse ses devoirs par fol amour,
Voilà ce qu'on ne peut admettre !
Donc, tout est bien, qui finit bien ;
Ulysse a pris le bon moyen
Avec ce genre de femelle,
Il a joué de la semelle.
Mais il faut me hâter, car le jour est venu,
J'entends le bruit d'une fenêtre.
C'est le moment de disparaître,
Si je prétends n'être ni vu, ni reconnu.

(Marsyas sort. Arrivent Ulysse et Circé.)

SCÈNE II

CIRCÉ

Tu m'aimes, je le crois, je désire le croire,
Autant que peut aimer ton cœur sans passion.
Et pourtant, je ne sais quelle déception
Le mien garde de cette inutile victoire.
Je t'ai conquis, Ulysse, oui, mais pas tout entier.
Je devine en ton âme abrupte et montagnarde
Plus d'un repli caché, plus d'un obscur sentier,
Où ton capricieux désir sans moi s'attarde.
Et je vois dans tes yeux passer à chaque instant,
D'un vol rapide et fier, quelque rêve inconstant.
Il semble que parfois tu cesses de m'entendre.
A quoi penses-tu donc, toi que j'ai vu si tendre ?

ULYSSE

Me voyant près de toi si triste et si distrait,
Tu t'affliges, déesse, et cherches mon secret !
Pardonne à ma tristesse. Elle est involontaire.
C'est que les dieux m'ont fait voyageur sur la terre,
Sans permettre à mon cœur de fixer nulle part
Cette fièvre d'attente et ce goût du départ
Vers quoi, toujours, la vie orageuse m'incline,
Depuis le jour où, tel un if qu'on déracine,
J'ai quitté mon pays, jusqu'à ce jour plus beau
Où je jetterai l'ancre, enfin, sur mon tombeau !

CIRCÉ

Reste ici près de moi. Je puis te faire boire
Une liqueur qui va détruire en ta mémoire
Le regret du passé dont tu restes hanté.
Tu te revêtiras de ma divinité.
Notre amour partagé sera comme un doux rêve
Qui toujours recommence et jamais ne s'achève !

ULYSSE

Être un homme suffit à mon ambition.
Nul n'est grand qu'à sa place et dans sa fonction.
A quoi bon surcharger de la vaine souffrance
D'une immortalité qui me pèse d'avance,
Un cœur que je sais bien ne pouvoir contenter
Et pour qui cette vie est si lourde à porter ?
Et pourtant ce cœur triste est fait à ma mesure,
Et tout saignant qu'il soit, j'en aime la blessure !

Tel qu'il est, c'est le mien, je n'y veux rien changer.
Dans un cœur plus heureux, je serais étranger (1) !]

CIRCE

Tu veux partir?

ULYSSE

Les Vents me font signe, ô déesse !

CIRCE

J'ai juré par le Styx, je tiendrai ma promesse.
Ingrat ! Puisque l'Amour ne peut te retenir,
Pars ! Je remets ma cause au dieu du souvenir.
Sans cesse, devant toi, tu verras mon image,
Elle te poursuivra de rivage en rivage,
Te devenant plus chère avec l'éloignement !
Ithaque, quelque jour, me rendra mon amant !
Je m'attendais à ta réponse. Sois tranquille,
Dès ce soir, si tu veux, tu quitteras mon île.
Quant à tes matelots, cesse de les pleurer !
Marsyas, par mon ordre, est allé délivrer
Leurs âmes du réseau magique de mes charmes.
Et grâce à certain baume, aux très puissants effets,
Et dont il oint leurs fronts par mon art contrefaits,
Il leur rend la pensée avec le don des larmes.
Es-tu content de moi ? Mais j'ai fait mieux encor :
Pendant que tu dormais, ce matin, Elpénor
Avec mes nymphes a transporté sur la plage
Les caisses de présents que, comme il est d'usage,
L'hôte offre aux voyageurs qu'il reçut sous son toit,

(1) Le passage entre crochets est coupé à la représentation.

Puisque le souvenir que tu laisses de toi
Est celui du passant qu'une nuit on abrite
Et pour qui tout adieu n'est sans doute qu'un rite
Si souvent répété qu'il devient machinal.
Va, ne proteste pas, tu te défendrais mal !
Femme, j'aurais le droit de me plaindre ; déesse,
Je ne veux à tes yeux qu'être la bonne hôtesse
Dont le sourire laisse à peine un doux regret
Sur le rivage, dont la ligne disparaît.
Et puisque, dès ce soir, tu veux te mettre en route,
Sur la mer, et pour un long voyage, sans doute,
Il te faut emporter d'ici des aliments
Et pour les nuits d'hiver, quelques chauds vêtements.
C'est à moi d'y penser pour toi. Laisse-moi faire,
Tous ces préparatifs servent à me distraire
Et, pendant ce temps-là, t'épargnent l'embarras
De me dire des mots que tu ne penses pas.

ULYSSE

Je suis confus, déesse, et pourtant je te jure !

CIRCE

Pas de serments, Ulysse ! Ils sont vains, je t'assure !
J'avais fait un beau rêve, ardent de passion,
Faut-il te consoler de ma déception ?
C'est assez de soupirs et de mélancolie !
J'entends sonner les clairs grelots de la Folie,
Car Marsyas revient de l'étable en courant.
Il a quelque nouvelle importante à nous dire.
De mon baume as-tu fait bon usage, Satyre ?
Quel est le résultat de tes soins ?

MARSYAS

Effarant !

Cette pommade est d'un effet si manifeste
Que, si tu le permets, j'en garderai le reste
Afin de l'essayer sur de vrais porcs, plus tard.
Sans doute, on y perdrait quelque peu sur le lard,
Mais je crois, je suis sûr que j'en ferais des hommes !
Enfin, pour revenir au cas où nous en sommes,
A peine eus-je frotté, grand dieux ! quel remuement !
Des nez se refaisaient dans un éternuement.
Sous l'ombre que jetaient des oreilles énormes,
C'était un grouillement incroyable de formes :
Le bas d'un homme avec une tête de porc,
Des membres qui n'avaient entre eux aucun rapport,
Des gens qui s'étiraient sur des jarrets ingambes
Et d'autres, dans un coin, à qui poussaient des jambes !
Avec cela, des cris sans nom qui faisaient mal
Et qu'on sentait venir du fond de l'animal
Disloqué, secoué par l'horrible torture
De ne pouvoir en soi retenir sa nature !...
Dès qu'on en voyait un d'à peu près retapé,
Il allait dans la cour où, pour les occuper,
Les Satyres leur font faire de l'exercice.

ULYSSE

Et leur esprit, crois-tu bientôt qu'il s'éclaircisse ?

MARSYAS

Ça pourra revenir, mais petit à petit.
Pour l'instant, ils ont l'air encor très abruti.

On dirait, tellement leur marche est incertaine,
Qu'ils n'ont pas dessaoulé de toute une semaine,
Titubant, cahotant et s'accrochant partout.
On voit qu'ils ont du mal à se tenir debout.

(Peu à peu, pendant ce temps, sont entrés Elpénor et les nymphes.)

ELPÉNOR

C'est l'effet du grand air et de la promenade !

DEUXIÈME SATYRE

Peut-être auras-tu trop ménagé la pommade
Ou n'auras-tu frotté qu'avec restriction ?

EVADNÉ

De ce baume divin subite est l'action
Sans que la quantité fasse de différence.

DEUXIÈME SATYRE

Mais elle pouvait être ou trop vieille ou trop rance !
Ces ingrédients-là craignent l'humidité.

EVADNÉ

Tout ce qui la compose est sorti du Léthé.
Les éléments en sont d'incorruptible essence.

ULYSSE, à Circé.

Déesse, en as-tu fait déjà l'expérience ?

CIRCÉ

Il eût fallu, pour m'y résoudre, le pouvoir
Que seule ta beauté sur moi devait avoir,
Ulysse, dont les yeux m'ont fait ton esclave !

ULYSSE

Tu n'as pas essayé ce baume? C'est très grave!
Si sa vertu manquait?

LE SATYRE

A mon très humble avis,
Tout ça vient du poison dont ils auront trop pris.
Ce sont des gens qu'il faut tant surveiller à table!
Dès qu'un mets leur paraît tant soit peu délectable,
Ils engouffrent !

(Entrent les satyres avec les matelots.)

ULYSSE, aux Satyres.

Eh bien ! Satyres?

UN SATYRE

Ça va mieux.

Et même j'ai cru voir des pleurs mouiller leurs yeux
Lorsque j'ai dit ton nom.

CIRCÉ

Parle-leur donc, Ulysse.

Nul doute qu'à ta voix leur esprit ne frémissse.

ULYSSE

Mes amis, mes enfants, venez tous m'embrasser !
Venez, ne craignez point, car le temps est passé
Où du commandement les rudes exigences
Me forçaient de punir vos moindres négligences.
J'ai, pendant de longs jours, trop souvent médité
Sur les destins de l'homme et sa fragilité,
Sur cette vie inconsistante comme un rêve,
Pour ne pas honorer celui qui se relève
Et qui se rétablit, après être tombé.

Aux pièges de Circé, qui n'a pas succombé?
Et quel cœur entraîné par le poids de sa cendre
Dans le gouffre enchanté ne s'est laissé descendre?
Pour moi, qui me voulus plus juste que hautain,
Je n'ai senti jamais autant que ce matin,
Où plane encor sur vous l'oiseau noir du Mystère,
Que nous sommes tous fils de la petite terre
Rocheuse, où croissent seuls les fins genévriers,
Terre des vieux pasteurs et des vieux chevriers,
Rivage qui nous fuit, suprême but, Ithaque!
Hélas! de mers en mers errant depuis dix ans,
Le sort qui, sans relâche, à nos vaisseaux s'attaque,
En cœurs marins changea nos cœurs de paysans.
Tant de courses sans but font de nous des fantômes
Et vident la pensée au lieu de la remplir,
Que, dans le sol natal seul, pourra refleurir
Le sentiment qui nous fit hommes!

PREMIER MATELOT

Il nous souvient, comme d'un rêve qu'on a fait,
D'avoir été jadis des hommes, en effet,
D'être, comme tu dis, partis d'Ithaque, une île,
De nous être, pour toi, donné beaucoup de mal.
Comment est-on passé dans le monde animal?
Depuis quand? Je ne sais. Mais on était tranquille.
On était bien. Pourquoi viens-tu nous déranger
Et dans le vieil ennui viens-tu nous replonger?
Tes anciens compagnons de guerre et de conquêtes,
Malgré leur actuel visage, sont des bêtes.
Un monde nous sépare, Ulysse, à tout jamais.
Rien ne nous tente dans ce que tu nous promets.

Nos désirs et les tiens sont loin d'être les mêmes.
Adieu ! Ne pense plus à nous, si tu nous aimes !
Nous suivons, sans regret, des destins différents
Et dans l'humanité n'avons plus de parents.
N'insiste pas. Ce sont des choses décidées ;
J'ai fait un grand effort pour unir mes idées
Dont un épais brouillard vient noyer les contours,
Me rendant impossible un plus ample discours.

ULYSSE

O désolation, ô misère, ô tristesse !
Tu vois dans quel état tu les as mis, déesse !

CIRCE

Ils sont mal revenus de leur chute, c'est sûr !
Il flotte en leurs cerveaux quelque vestige impur
Du songe ténébreux où s'enfonça leur âme.
En eux l'humanité jette une faible flamme,
Une lueur, où tout se mêle et se confond.
Ils sont descendus si profond !

ULYSSE

Oui, si profond !

LE SATYRE

Leur regard se dérobe ; il est mauvais et trouble.
On sent qu'il se replie et cache un être double.

ELPÉNOR

Double ? Et qui ne l'est pas ? Va, si noble qu'il soit,
Tout homme, plus ou moins, porte une brute en soi,
Une sournoise, basse et malfaisante brute
Qu'on ne domine pas aisément et sans lutte !

Par surprise, ils ont pu se laisser terrasser,
Mais d'un seul coup de reins ils vont se redresser !

PREMIER MATELOT

Tonnerre !

ELPÉNOR

Tu pâlis et tout ton corps tressaille !
Qu'as-tu ?

LE MATELOT

C'est cet affreux onguent qui me travaille !

ELPÉNOR, *aux assistants.*

Il perle de son front des gouttes de sueur !
Il traverse une crise évidente.

LE MATELOT

Ah ! malheur !

ELPÉNOR

Tu souffres ?

LE MATELOT

Laissez-moi, laissez-moi me reprendre
Et ne me forcez pas toujours à vous entendre !
Vos paroles, c'est ça qui cause tout le mal !
Sans la parole, tu serais un animal.

ELPÉNOR

Sans doute, mais alors ?

LE MATELOT

Que la foudre t'assomme !

ELPÉNOR

Que ressens-tu ?

LE MATELOT

Je crois que je redeviens homme !
Je ne veux pas, je me raidis, je tiendrai bon !

ELPÉNOR

Tu ne veux pas redevenir un homme ?

LE MATELOT

Non !

ELPÉNOR

Tu préfères rester un pourceau ?

LE MATELOT

Je préfère.

ELPÉNOR

Mais songe quel destin t'attend !

LE MATELOT

C'est mon affaire !

ELPÉNOR

Veuille un peu réfléchir !

LE MATELOT

Non, c'est tout réfléchi.

ELPÉNOR

Que tu t'es dégradé !

LE MATELOT

Je me suis affranchi !

ELPÉNOR

Ne penses-tu jamais à ta femme ?

LE MATELOT

Elle est vieille.

LE SATYRE

Ça, c'est judicieux ! Chez lui, l'esprit s'éveille.

ELPÉNOR

Mais elle a la beauté du cœur.

LE MATELOT

Chacun son goût.

ELPÉNOR

Malheureux ! Tes enfants !...

LE MATELOT

On en trouve partout.

ULYSSE

C'est à désespérer ! Rien, rien qui les émeuve !

MARSYAS

En comptant, par contrée, à chacun une veuve,
Ce qui ne semble pas vraiment exagéré,
Ils doivent, en effet, avoir proliféré
Pas mal ! Pour un pourceau, ce qu'il dit n'est pas bête
Et cet abruti-là me semble homme de tête !

ULYSSE

Il faut pourtant, il faut ce soir qu'ils soient guéris !
Je ne puis me passer de leurs bras aguerris
Devant qui s'enfuyaient les Troyens en désordre !
Car, s'il nous faut encor combattre...

LES MATELOTS

On pourra mordre !

ULYSSE

Ah ! le beau cri qu'ils ont poussé ! Vois dans leurs yeux
Revivre et flamboyer les combats furieux !
En avant, compagnons ! Le devoir nous réclame,
Le moment est venu de reprendre la rame !

DEUXIÈME MATELOT

La rame ! Il a dit « la rame » ? J'ai les doigts gourds.

PREMIER MATELOT

On ne peut pas ramer. On a les bras trop courts !

ELPÉNOR

Trop courts ! mais ils sont longs d'une aune !

PREMIER MATELOT

En apparence,
Mais, dans le fond, on sent très bien la différence.

ULYSSE

C'est affreux jusqu'où peut descendre un être humain !

ELPÉNOR

Uysse, rien ne presse. Attendons à demain.

ULYSSE

Avec l'espoir qu'un dieu favorable m'inspire,
Allons, cher Elpénor, visiter mon navire,
Voyons si rien ne s'est dérangé cette nuit
Dans la coque ou dans les voilures, un ennui
Ne venant guère sans un ennui qui l'escorte.

(Ulysse et Elpénor s'éloignent.)

EVADNÉ

Quoi ! Déesse, l'ingrat te quitte de la sorte
Et ne tourne pas même un regard vers tes yeux,
Dont un mélancolique amour fait sentir mieux
Sous le léger brouillard des larmes toutes prêtes,
La grandeur solitaire et les grâces secrètes !

CIRCÉ

Ne l'accuse pas, nymphe. Un prince a ses soucis
Que mon amour, hélas ! n'a pas même adoucis !

MARSYAS

Je partage en tous points l'avis de la naïade !
Impossible de voir amoureux plus maussade
Que cet homme ! Mais moi, qui n'ai rien d'un lion,
Qui n'ai pas pris Hélène et conquis Ilion,
Enfin, moi, qui ne suis qu'un tout petit Satyre,
Tu n'aurais pas besoin, Circé, de m'en tant dire
Pour que tout mon sang entre en ébullition !
Je ne lâcherais pas semblable occasion !
Même... mais ton regard moqueur me décourage !
Je ne peux pas penser, sans que cela m'enrage,
A tout ce bel amour que tu vas dédaigner !

LE MATELOT

Il faudra le tuer !

DEUXIÈME MATELOT

Le crever !

TROISIÈME MATELOT

Le saigner !

PREMIER MATELOT

Arracher son cœur cru, qui vit encor, qui bouge !

DEUXIÈME MATELOT

Boire comme du lait écumant et très rouge
Du sang qui garde encor le goût âcre du fer !

TROISIÈME MATELOT

Et lui faire souffrir plus que l'on n'a souffert.

MARSYAS, *avec inquiétude.*

Dites. Entendez-vous. Qu'est-ce que ça veut dire ?

EVADNÉ

Mais ils sont effrayants et m'ont l'air en délire.

LE SATYRE

Est-ce Ulysse que vous voulez ainsi traiter ?
Pour quel motif ?

PREMIER MATELOT

Il veut nous faire travailler.

DEUXIÈME MATELOT

C'est fini. Tu comprends. On n'a pas le courage.

TROISIÈME MATELOT

On ne peut plus. On ne veut plus. Lui veut, ô rage !

PREMIER MATELOT

Mais tout à l'heure on va l'assaillir en rampant.
Puis, comme pour les porcs qu'on entrave et qu'on pend,
Le saigner.

MARSYAS

Ce n'est plus la brute, c'est le fauve
Qui parle... Prévenez Ulysse. Je me sauve.

(Mouvement général de fuite qu'arrête Circé en fascinant de son regard les matelots furieux qui grognent, puis se taisent et se couchent.)

CIRCÉ

Restez jusqu'au retour d'Ulysse. Ils sont domptés.

MARSYAS

Tu penses qu'on peut sans trop de témérité
Rester là? Mais, surtout, ne les perds pas de vue.
A ma place me cloue une peur éperdue,
A moins que je n'y sois par tes charmes vissé.
Auquel cas il faudra me dégager, Circé.

Pourtant, de la peur qui m'opprime
Aujourd'hui, je serai vainqueur.
Et puisque l'amitié m'en presse
Je veux obéir à mon cœur.

J'ai souvent médité sur l'homme
Et, décidément, j'ai compris
Que c'est le cœur et non l'esprit
Qu'on célèbre quand on le nomme.

Et j'ai vu que l'intelligence
S'égare, si le sentiment
Ne l'éclaire et ne la devance.
On ne comprend bien qu'en aimant.

Toute raison est sans noblesse
Où le cœur n'est pas de moitié.

Pour moi, je veux qu'à ma pitié
On m'éprouve et me reconnaisse.

Quand je rencontre, sous le ciel,
Un demi-savant qui raisonne,
J'entends un frelon qui bourdonne
Et n'amasse jamais de miel.

Il ne faut pas que s'établisse
Cependant de confusion.
Sentiment n'est point passion
Et c'est pourquoi j'admire Ulysse,

Quand je le vois simple et loyal
Du même mouvement conduire,
Les yeux fixés sur l'Idéal,
Son âme ainsi que son navire.

Lui si modeste qu'il fallut
Le traîner de force à la gloire,
Voici que les dieux l'ont élu
Pour ouvrir une grande histoire !

Éducateur d'humanité,
Qu'importe si ceux qu'il ramène
Ne sont encore, en vérité,
Qu'une grossière boue humaine !

Au fond de son puissant cerveau,
L'avenir meilleur s'élabore,
S'il se lève un monde nouveau,
L'Odyssée en sera l'aurore.

Ulysse, on te doit des autels,
Car les nations sont fondées

Non pas sur des hommes mortels
Mais sur d'immortelles idées.

Et c'est pourquoi je te suivrai,
Pour toi je reprendrai la rame,
Sûr d'être guidé par ton âme,
Aux champs du beau, du grand, du vrai.

(Ulysse a entendu les dernières strophes.)

ULYSSE

Cher ami, cet élan de ton bon cœur me touche.
Je te savais espiègle et lorsque, de ta bouche,
Le mot sortait parfois un peu vif, un peu cru,
Tu te calomniais et je ne t'ai pas cru.
J'accepte avec plaisir tes services, Satyre.
La patrie a besoin de ton jeune sourire.
Ses murs s'élèveront aux sons de tes pipeaux.
Quant à ces malheureux, réclamant le repos,
Dans l'abjection qu'ils se vautrent à leur guise !
Qu'Elpénor avec vous au vaisseau les conduise !
Je réglerai leur sort en sortant de ces lieux.

*(Elpénor, aidé de quelques satyres, emmène les matelots.
Les autres satyres restent en scène.)*

ULYSSE, *se tournant vers Circé.*

Déesse, le moment est venu des adieux,
Car le vent qui du large enfle déjà mes voiles,
Dans les flots fait trembler les premières étoiles.
Moins douces à mon cœur que ne le sont tes yeux
Et de son souffle frais caresse tes cheveux,
Cependant que le soir, reculant le portique,
Te détachant plus blanche et plus hiératique,

Rassemble autour de toi ses dernières clartés
Et te redresse seule en ces bois enchantés.
Je comptais sur la nuit pour y perdre mes rêves
Et voici qu'à travers ses ombres tu te lèves
Dans ton manteau qu'un bleu clair de lune a tissé,
Plus belle que jamais je ne te vis, Circé.
Et cependant, déesse, il faut que je t'oublie,
Il le faut ; le devoir impérieux me lie
A celle que l'hymen amena sous mon toit.
Pénélope n'est pas aussi belle que toi
Et ne peut opposer au pouvoir de tes charmes
Que ses antiques droits d'épouse et que ses larmes.
Elle est vieille, as-tu dit, et laide, je le crains,
Je l'aimerai pour sa vieillesse et ses chagrins.
Elle n'a contre moi que moi pour la défendre.
Je sais que tous ses jours coulèrent à m'attendre,
A garder en mon lit, fait de bois de cyprès,
La place de l'époux absent qu'elle pleurait.
Elle était jeune encor quand je partis pour Troie.
Dans ma maison déserte elle a vieilli sans joie,
Et c'est moi, maintenant, qui lui reprocherais
Des cheveux argentés trop tôt par ses regrets
Et dont chaque fil blanc raconte un sacrifice?
Et c'est moi qu'on appelle encor le sage Ulysse,
Moi qui voudrais payer d'une infidélité
Si coupable le don d'une immortalité
Trop lourde, je le sais, à mon âme légère?
A tant de dévouement j'offrirais ce salaire?
Non, certes, non, Circé. Si j'ignore comment
L'existence apparaît à votre entendement,
A vous les dieux, pour moi, je crois toujours qu'en somme

Le meilleur pour un homme est de rester un homme
Et d'accepter la vie avec simplicité,
En accordant son rêve à la réalité.
S'il plaît un jour aux dieux que je revoie Ithaque,
Mon épouse, ma mère et mon fils Télémaque,
Puissé-je avec ce fils que je ne connais pas,
Dans l'enclos paternel fixer enfin mes pas
Et comme on fait d'un linge encor souillé de peste,
Au feu pur du foyer consumer ce qui reste
De mon rêve inutile et de mon vieux désir.

MARSYAS

Entendre un orateur pareil, ça fait plaisir !
Vrai ! j'ai failli pleurer tant ce qu'il dit remue !

EVADNÉ

Que la déesse est pâle et comme elle est émue !
Il pleure dans son cœur goutte à goutte tout bas.

MARSYAS

Avant que de partir, tu ne l'embrasses pas,
Ulysse ?

*(Ulysse fait signe de la tête au satyre et s'approche de Circé
avec une tendresse respectueuse.)*

ULYSSE

Tu permets ?

CIRCÉ, avec un grand cri.

Ulysse !

ULYSSE

Ma déesse !

CIRCÉ, *se ressaisissant.*

Héros ! pardonne-moi ce moment de faiblesse
Et pars, où les destins t'appellent, sans remords.
Il est vrai que, pour toi, j'ai vécu sur ces bords,
Et même tu dormis sur ma poitrine nue,
Pendant que l'air marin, la nuit, faisait plier
Le saule du rivage et le long peuplier.
En ma divinité, me voici revenue.
Et dans mon île en fleurs, visage évaporé,
Je vais, sitôt franchi l'horizon où tu plonges,
Rentrer en mon palais, élevé par tes songes.
C'est là que désormais, Ulysse, je vivrai,
Plus réelle en mon existence fabuleuse,
Que tant de morts sans nom qu'abattit la Faucheuse
Et qui sont comme s'ils n'avaient jamais été.
Merci, car je te dois l'immortelle Beauté.

ULYSSE

Adieu, déesse, adieu, fleur de mes longs voyages !
Adieu, le vent plus fort souffle dans mes cordages.

MARSYAS, *agitant les mains en s'éloignant.*

Reçois aussi l'adieu des satyres, Circé.
O jeunesse du monde, adieu, trop beau passé !

FIN

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par

Plon-Nourrit et C^{ie},

à Paris, le 3 août 1922.

OPINION DE LA PRESSE SUR « CIRCÉ »

La saison de la *Comédie-Française* ressemble à un feu d'artifice. Après les fusées volantes et les chandelles romaines, elle se termine par un bouquet délicieux, et les trois tableaux de la comédie en vers de M. Alfred Poizat resteront parmi les plus charmantes fantaisies que l'on ait écrites sur l'antiquité.

Quel que soit l'âge des jeunes auteurs de la Comédie-Française, nous ne sommes jamais très sûrs, en effet, que les dramaturges aient vu réellement les faits qu'ils nous racontent lorsqu'ils abordent les légendes homériques. Nous préférons donc, très franchement, la fantaisie qui met l'antiquité en idées modernes à l'angoisse tragique qui prétend nous associer, un peu artificiellement, aux refus de sépulture, aux égorgements d'enfants destinés à provoquer du vent, voire même aux nécessités d'être son propre père qui furent spéciales à des familles aujourd'hui disparues.

La pièce de M. Alfred Poizat est humaine et son humanisme est de tous les temps. C'est par cela qu'elle se hausse à la véritable *comédie*. Ce n'est donc point à la guerrière *Iliade* et à son Achille d'opérette qu'elle fait appel, mais à la douce *Odyssée*, premier poème de la civilisation, à une époque où l'on croyait déjà que la guerre était finie.

Ulysse, dont la démobilisation fut, comme on le sait, infiniment lente puisqu'il appartenait à l'armée d'Orient,

aborde dans l'île de l'enchanteresse Circé. Ses compagnons, militaires dans l'âme, se sont précipités chez l'habitant pour faire ripaille, et Circé, un peu éccœurée, leur a donné un billet de logement pour la porcherie en leur attribuant la forme de l'animal qui sommeillait en eux. Ulysse, étant donné son haut grade, séduit au contraire la magicienne, il la séduit d'autant mieux que, connaissant le cœur des déesses, il se refuse et parle, les larmes aux yeux, de sa pauvre Pénélope. Comme il va succomber, il se voue lui-même à la porcherie, ce qui affirme magnifiquement la supériorité de son intelligence. Cela lui permettra ensuite de passer une nuit charmante chez son hôtesse, avec le droit, car c'est un intellectuel, de partir le lendemain matin par le premier vent.

Circé, amoureuse et domptée, ira même jusqu'à faire enduire l'escouade de cochons avec une pommade infailible pour faire repousser les hommes ! Mais, hélas ! les porcs conscients et organisés, revenus à leur triste métier d'hommes, ne cachent point leur déception : faire la guerre, cela serait encore à la rigueur dans leur nature, mais ramer lorsque l'on est si bien dans la porcherie, cette idée leur est insupportable, mieux vaut le saloir que l'immortalité. Ils iraient même jusqu'à tuer le patron Ulysse, si on ne les embarquait pas à fond de cale sans ménagements, et si les satyres, plus décents, ne s'engageaient dans la marine au service d'Ulysse.

M. Albert Lambert fut un merveilleux Ulysse achilléen, plus apte au commandement peut-être qu'à la ruse, mais plein de noblesse militaire envers les dames. *Mme Colonna Romano* avait toute la grâce et le charme de l'enchanteresse fameuse pour qui la vie chère était inconnue, puisqu'elle transformait tous les passants en animaux ou en plantes alimentaires. Dorival présidait le cheptel des matelots avec une bestialité d'un haut comique ; mais il faut faire une place toute particulière à Silène (*Lafon*) et à ses fils peu respectueux : les satyres dont *Mlle Berthe Boyx* conduisait la troupe avec une espièglerie ravissante. Bien que personnage accessoire, c'est ce petit faune en effet qui dirige toute la pièce, l'expliquant et la commentant avec humour, comme le faisait le chœur antique.

Il y a des danses de satyres réglées d'une façon fort originale, une musique de scène agréable de *M. Letorey*. Il y a surtout l'esprit aigu et indulgent de *M. Alfred Poizat*

qui fait de cette œuvre une fantaisie poétique de premier ordre dont les audaces ne compromettent jamais la belle tenue littéraire.

Le Journal.

G. DE PAWLOWSKI.

La Comédie-Française ne chôme point et si, trop souvent, la besogne y semble hâtive, il faut reconnaître que, malgré les congés de l'été et ces fâcheuses tournées qui entraînent presque tout le personnel à travers la France, l'activité de la maison ne se ralentit point. C'est ainsi que, cette semaine encore, nous eûmes une œuvre inédite de M. Alfred Poizat, et que ce spectacle, un peu sacrifié en une pareille saison, a, malgré une température saharienne, remporté un joli succès vraiment fort mérité; *Circé*, en des soirées plus clémentes, fournira sûrement une agréable carrière.

Après tant d'autres, M. Alfred Poizat a puisé, dans la plus belle histoire qui fût jamais contée aux hommes, un épisode qui, traité avec une liberté piquante et imprévue, fournit l'une des plus amusantes comédies antiques que nous ayons vues depuis longtemps. Le poète nous a redit l'aventure d'Ulysse jeté par les vents contraires sur l'île de Circé et les périls qu'il affronte avec ses compagnons. Mais si la troupe de ses matelots est tout de suite victime des enchantements de la magicienne, le héros, prudent et subtil, sait déjouer les philtres préparés; il oblige Circé à délivrer ses compagnons et repart vers d'autres aventures après des adieux déchirants de la déesse qui n'est plus qu'une femme amoureuse ayant trouvé son maître. L'histoire est si complète dans l'*Odyssée* qu'elle ne laissait guère place à l'imagination, et M. Poizat ne l'a point chargée d'inventions nouvelles. Mais il sut reprendre la légende pour la commenter en psychologue moderne; en supprimant de l'action Mercure, divin protecteur d'Ulysse, il a développé le côté humain du héros et dégagé la puissance de la raison et de la volonté contre les fantasmagories et les tentations du mystère. Il a montré surtout la femme dans la déesse, et, ce qui est une trouvaille bien personnelle, il nous a divertis d'une savoureuse peinture des compagnons d'Ulysse, dans l'amusante scène où les victimes de Circé remontent à regret des abîmes de l'animalité. Cela suffirait à classer l'œuvre, mais, par sur-

croît, M. Poizat a déroulé autour des figures centrales une fresque dansante de satyres et de nymphes, toute parée des grâces du génie grec. Ce n'est guère que par la forme que les poètes peuvent renouveler ces divines histoires et les vers de M. Poizat sont tout à fait agréables. Le personnage de Marsyas est délicieux d'espièglerie légère ; la belle Circé, elle-même, exerce sur nous les enchantements autrement sûrs d'une souriante fantaisie et d'une ironie malicieuse ; et, pour achever notre plaisir, ces jolis motifs antiques qui font songer aux vieilles mosaïques païennes, déterrées à Pompéi et à Herculanum, s'ennoblissaient souvent, tels certains récits d'Ulysse et de ses matelots, d'un peu de grandeur homérique. On a beaucoup applaudi et le public goûtera encore davantage cet ouvrage de bon poète et de grand lettré, doublement le bienvenu, par sa qualité, et aussi parce qu'il nous ramène, de nos ordinaires et assez basses amusettes, vers des visions d'immortelle beauté.

L'interprétation est plaisante : Mlle Colonna Romano porte avec noblesse cette redoutable figure de légende, elle a tiré un merveilleux parti de sa voix fluide et chantante, peut-être devrait-elle s'abandonner davantage dans les parties légères ; au reste, à la première, à laquelle j'assistais, elle était déjà en notables progrès sur la générale de l'après-midi. Mlle Bovy, toujours fêtée par un public définitivement conquis, est charmante, alerte et preste dans le petit satyre ; ce n'est point sa faute si le singulier costume dont on l'a affublée la gêne plus qu'il ne l'aide. M. Lafon est excellent dans Silène, et, encore une fois, il faut bien constater que Dorival, qui a modelé une impressionnante figure de brute, est l'un des serviteurs les plus précieux de la Comédie. M. Albert Lambert, tout en s'efforçant avec bonheur vers la finesse et la subtilité d'Ulysse, a surtout traduit la grandeur du héros.

Voici donc une pièce assez difficile à jouer, avec ses rythmes ondoyants, ses multiples et délicates transitions de la farce à l'épopée, qui a été fort joliment présentée par la Comédie.

L'Information.

ANTOINE.

La Comédie-Française n'a pas craint de jouer, à la fin de juillet, une pièce nouvelle. Elle obéit ainsi à la tradi-

tion : dans la Maison de Molière, il ne doit y avoir aucune distinction entre la morte et la vivante saison. Donc, malgré la chaleur, nous avons écouté une pièce en vers : *Circé*. Il est vrai qu'elle est rapide et qu'elle est due à l'ironique et fin talent de M. Alfred Poizat. Cette fantaisie prend parfois l'aspect d'un ballet. Mlle Bovy, preste et légère, conduit le chœur bondissant des petits satyres. Des jeunes filles, qui appartiennent aux classes du Conservatoire, y portent des costumes qui nous montrent leur fragile nudité. Le décor fait songer au music-hall — au music-hall pauvre et sans originalité.

M. Alfred Poizat méritait d'être mieux servi ; car sa pièce est charmante. Elle a la grâce des pages que Jules Lemaître écrivit *En marge des vieux livres* ou qu'un disciple tel que M. Constant imagine *Quand le livre est fermé*. En ce dernier recueil, vous pourrez lire précisément la tristesse d'Ulysse quand il reprend avec Pénélope la vie commune, se querelle avec Télémaque et se rappelle, dans le lit nuptial, l'affolante *Circé*.

M. Poizat nous montre *Circé* qui transforme en cochons les matelots d'Ulysse. Voici comment elle procède : elle les prie à souper ; puis ses nymphes les engagent à se dévêtir. Ils y consentent avec allégresse. Quand ils sont nus, ils mangent un gâteau de miel et deviennent des porcs que les belles chassent vers l'étable. Vous vous demandez comment la Comédie-Française peut nous offrir ce spectacle orgiaque et cette métamorphose. Rassurez-vous ! Tout ceci se passe en coulisse et nous apprenons les péripéties du festin par les paroles de Silène, qui a soulevé un rideau pour contempler cette scène. Autour de lui se pressent les jeunes satyres et le sage Elpénor, qui fut moins imprudent que les matelots.

Ulysse apprend de sa bouche ce qu'il advint de ses compagnons. Il en est plus ennuyé qu'indigné. Comment, sans matelots, pourra-t-il faire voile vers Ithaque ? Il faut qu'il obtienne de *Circé* la grâce de ces misérables, dont il a grand besoin. Précisément, la magicienne s'avance et la voici en présence du Grec subtil. Elle prononce des paroles captieuses, et nous tremblerions pour Ulysse si nous ne connaissions à l'avance la légende. Elle lui explique, non sans ironie, qu'en transformant les matelots en porcs elle les a rendus à leur véritable destinée. Ces êtres, aux grossiers désirs, n'usurpaient-ils pas la forme humaine ? Mais

le noble Ulysse, l'ami de l'intelligence, le favori de Pallas Athéné, ne saurait redouter une telle aventure. Ulysse franchit le seuil de la demeure, tandis que les petits satyres se réjouissent des ébats amoureux qui vont troubler la sérénité de la blonde Hécate.

Mais l'espoir des petits satyres est trompé. Ulysse a résisté aux charmes de Circé ; il l'a entretenue de sa fidèle Pénélope et de son fils Télémaque, ce dont la magicienne se sent blessée, outragée. Elle offre au héros le vin magique et le frappe de sa baguette en lui ordonnant de marcher à quatre pattes. Elle est sans force contre l'homme à l'esprit pur. Elle s'en irrite ; mais elle admire cette volonté toute-puissante ; elle s'intéresse à celui qu'elle ne peut conquérir : elle l'aime. C'est alors qu'elle devient dangereuse. Sa faiblesse est sa véritable force : Ulysse est vaincu par la détresse de ses regards. Il succomberait si, s'indignant contre lui-même, il ne se jugeait digne de l'étable où grognent ses compagnons et ne s'arrachait aux bras de Circé pour les rejoindre.

Mais l'amour a désarmé Circé. Elle se contentera d'une ivresse si nouvelle et laissera Ulysse voguer vers Ithaque. Elle lui rend ses matelots qui renoncent difficilement aux béatitudes de l'animalité. Le sort des pores, qui vivent en paix jusqu'à l'heure où on les saigne, leur paraît préférable à l'existence du guerrier. Résignés à mourir, ils souhaitent du moins le calme et l'oisiveté. Ils sont désenchantés et narquois, tout comme dans la fable de La Fontaine. Les petits satyres les portent vers les vaisseaux et prennent leur place aux rames, aux voiles, au gouvernail. Pour revoir sa patrie, Ulysse renonce à l'immortalité que lui offre Circé — et Circé rend grâce au héros qui lui révèle cette beauté : la sincérité de l'amour.

Telle est cette fantaisie d'une intelligence audacieuse et narquoise. M. Alfred Poizat ne ressent pas pour l'humanité une estime très vive : mais sa lucidité ne l'attriste pas. Il conserve le sourire. Il s'amuse de l'histoire qu'il nous conte et ne cherche pas à nous imposer des conclusions morales. Il n'insiste pas : il effleure. Il ne s'attarde pas non plus à tirer d'une scène le maximum d'effet. Sa manière est nonchalante, comme son vers est facile. Et c'est très agréable !

J'ai dit que Mlle Colonna Romano nous a présenté Circé avec un art exquis. Sa voix est harmonieuse. Elle s'est

bien gardée de prendre les attitudes de la grande séductrice. Mais la profondeur de ses regards, la caresse de ses mains, l'ardeur d'une étreinte nous font sentir le pouvoir de la magicienne. C'est une volupté discrète et profonde.

M. Albert Lambert représente avec chaleur le plus intelligent des Grecs, le plus subtil des hommes.

M. Dorival, qui conduit le chœur des matelots, revient, avec un rare talent, de l'animalité à la nature humaine. Son aspect porcin est à la fois bouffon et presque tragique.

M. Lafon est un Silène assez truculent, et M. Gerbault un Grec correct et sage.

On a acclamé Mlle Berthe Bovy, qui mène le chœur des petits satyres. Elle est fine, malicieuse, tendre aussi. Elle danse, elle court. Elle semble ne pas toucher les planches. Elle explique que cette fantaisie, c'est *un songe d'une nuit d'été*. Et voici qu'elle nous semble moins une créature mythologique qu'un personnage joyeux et aérien de Shakespeare — Puck — ou le divin Ariel dont Silène serait le Caliban.

C'est de la farce, et c'est de la grâce, et c'est de la poésie ! C'est Berthe Bovy !

L'Avenir.

NOZIÈRE.

In spite of the heat, the Comédie-Française — noblesse oblige — has given a new play in verse, *Circé*, by M. Alfred Poizat. It is based on the classic situation in the "Odyssey", where Ulysses' mariners are transformed into swine. Dramatic and comic situations are cleverly intermingled, and the play had much success on the occasion of the performance.

New York Herald.

1^{er} août.

Dans leur passion de l'unité, les Grecs, ces maîtres de l'équilibre, avaient bien senti qu'il n'y avait pas dans la vie que l'héroïque et qu'il était difficile de maintenir constamment les hommes au sommet d'eux-mêmes. Aussi imaginèrent-ils à côté, en exorde ou en épilogue, le drame satyrique.

Dans cette courte pièce où le ton de l'ode se mêlait aux railleries, aux plaisanteries — même lourdes — pa-

raissaient les figures instinctives de l'homme, les appétits matériels. Les satyres aux pieds fourchus, diables en herbe, les satyres aux sens impétueux et sommaires menaient le jeu, donnaient son nom au drame satyrique.

C'est une façon de drame satyrique que M. Alfred Poizat vient d'écrire avec cette *Circé* que la Comédie-Française nous a tardivement donnée pour clore une assez pauvre saison. Jadis Péladan rêvait d'écrire des trilogies au seuil desquelles il aurait placé ces fantaisies où le badinage d'opérette voisine avec la sentence dorée. L'ouvrage de M. Alfred Poizat, composé avec le goût que cet excellent poète cultive, ne nous a paru ni long, ni fastidieux, mais agréable et facile. Sa *Circé*, au nom cependant aussi évocateur pour l'imagination que celui de Cléopâtre, ne nous a pas, comme le précédent drame de ce nom, déçu. M. Alfred Poizat a même su, par d'habiles gradations, glisser dans des alexandrins fort lyriques des vocables aux acceptations fort grivoises. Alfred Poizat, tout comme s'il était au music-hall, ne craint pas de badiner avec le mot « cochon » ni d'en faire miroiter, si j'ose dire, les sens divers. On se retrouve enfin chez Molière !...

Mais venons au sujet. Les compagnons d'Ulysse, batailleurs ardents et marins madrés, débarqués dans l'île de Circé, aperçoivent l'enchanteresse. Et tout comme s'ils étaient dans quelque rue chaude d'un port méditerranéen, ils entrent pour apaiser leur chair congestionnée par l'attente. Ils entrent carrément chez Circé comme au lupanar. La magicienne, un discours un peu long débité par Silène nous l'apprend, n'assouvit pas leur faim trop forte : elle profite de leur égarement pour les changer en pourceaux. On nous les montre — avec des mots !... — se vautrant complaisamment dans leur fange et leur honte. Les satyreaux, dont le chœur est mené par l'impétueuse et inventive Mlle Berthe Bovy, les satyreaux se réjouissent fort de l'aventure et dansent, d'harmonieuse façon, leur joie.

Ulysse paraît et apprend la lamentable... odyssée de sa troupe. Il ne fléchira pas, lui, le sage, l'homme à la modeste, mais forte doctrine, l'homme qui préfère aux ivresses de la chimère les joies paisibles de son foyer d'Ithaque. Circé paraît et son charme, qu'il ne méconnaît point, ne le dompte pas. En vain, elle épuiserait ses philtres, son « gâteau de miel au suc magique », le pres-

tige de sa baguette, le héros calme, le cerveau équilibré, ne sera pas entraîné vers l'aveugle passion. Il ne sera pas métamorphosé en pourceau. La scène est forte où Circé et Ulysse s'affrontent. L'enchantement est vaincu par cet homme, le premier qui nous fasse songer aux vers de Baudelaire sur don Juan :

Mais le calme héros courbé sur sa rapière
Regardait le sillage et ne daignait rien voir.

Vaincue, elle deviendra bien vite amoureuse et Ulysse acceptera de l'aimer « autant que peut aimer un cœur sans passion ». Il lui donne une nuit de plaisirs contre le serment qu'au lever du soleil les compagnons du grand nautonnier seront rendus à leur humanité originelle.

Sur cette péripétie, l'intérêt, au 3^e tableau, rebondit de façon amusante : ces porcs sont contents d'être porcs. Cette vie-là leur paraît charmante. Le satyreau en chef (Mlle Berthe Bovy qui fut longuement applaudie) nous explique ça congrûment. Et voici que ces messieurs, encore à demi-cochons, roulent sur la scène, groupe en boule, aux gestes de pourceaux, aux mines roses de bons cochons, avec les petits yeux que vous savez, avec des têtes stupides devant les exhortations d'Ulysse... La scène est piquante ; le matérialisme bas, mais béat de ces bons humains de pores, m'a paru plaire infiniment au public. Il faut bien dire aussi que M. Dorival, qui mène le chœur, en tant que cochon est fameux ; il contribue sérieusement à l'effet de cet épisode.

Ulysse, sitôt que ses compagnons ont revêtu leur humanité, part. Il fait — tel Énée à Didon — de tendres adieux à Circé la magicienne de la chair. Circé le laisse partir, aimante et admirative, car elle a subi l'emprise de l'homme maître de ses sens, maître de sa barque. Ulysse, au reste, prend soin de bien nous exposer son idéal assurément sage, mais un peu bourgeois. Il préfère Pénélope à Circé, l'amour conjugal et sûr à la passion lyrique et périlleuse. Il n'est pas romantique pour un sou. Il est classique, encore qu'il y ait de grands amants qui aient su rester classiques !... Mais il est bien l'éponyme de la vie sereine :

Le meilleur pour un homme est de rester un homme
.....
Et d'accorder son rêve à la réalité...

Ulysse est la première incarnation d'Horace. Sans doute est-ce pourquoi les grands Grecs, tout en l'appréciant, en l'utilisant même, le méprisent un brin?...

Cette double image de l'amour : celui du foyer qui n'a trop souvent de l'amour que le nom, et l'autre, celui qui représente l'inquiète et perpétuelle recherche de l'absolu, combien de fois l'avons-nous déjà vue?

Ici M. Poizat est parvenu, qui tout d'abord n'apparaît pas à nous rendre le premier état, contrairement à l'habitude, sympathique et séduisant. N'est-ce pas tout simplement parce qu'il n'oppose pas son timide idéal au grand amour lyrique, à la chimère mystique, mais bien à l'appétit strictement sensuel des compagnons d'Ulysse? Entre les deux nous n'hésitons pas, mais quel serait notre sentiment si le deuxième terme du contraste était Juliette ou Roméo, ou Monime, ou Elvire, ou Mme de Reynal, ou la comtesse Martin-Bellême, ou tant de balzaciennesses?

Ce matérialisme du chœur des compagnons fournit en même temps à Alfred Poizat l'élément comique de sa pièce, l'élément le plus vivant. Que des hommes devenus pourceaux trouvent dans cette condition, comme le dit Circé, « une délivrance »; que celle-ci, « en changeant tels hommes en porcs, les réintègre en eux-mêmes », il y a là une vérité désagréable mais si vraisemblable et si grotesque!...

« Des hommes, cela... Non! Des cochons, et qui pis est, des cochons tristes! ... » voilà presque textuellement ce que nous crie, non sans audace, la chatoyante Circé.

Par ces différences de fond et de forme l'auteur de Circé a évité la monotonie. A l'archaïsme du mythe et d'un certain lyrisme philosophique succède le sarcasme plaisant des épisodes ou bien le modernisme cru de quelques passages. Il en résulte quelques disparates dans l'ensemble, mais point telles que le goût soit gêné.

Comœdia, 28 juillet.

GABRIEL BOISSY.

Le mythe que présente M. Alfred Poizat, au Théâtre-Français, est plus transparent, et le public de ce juillet torride, où la pensée est lasse, l'a mieux saisi. Toute l'inconséquence humaine est exposée avec ironie et logique. Je me demande si, parmi tous ceux qui applaudirent, chacun en comprit exactement la fantaisie. « Dans tout

homme, un cochon sommeille », dit le proverbe. Le poète, ici, a joué de cette corde que lui prêtait admirablement la légende du vieil Homère. Il a même accentué légèrement la note. Et parmi tous les « cochons » qui applaudirent la farce, si près de la bête, si peu humains, bien peu semblaient admettre qu'ils célébraient dans le rire leurs attaches porcines.

Donc *Circé* !...

Je renvoie au dictionnaire de la fable, de Chompré à Decharme, ou plus simplement à la dixième rapsodie de l'*Odyssée*.

« Nous avons marché à travers la forêt, comme tu l'avais ordonné, illustre Odysseus, et nous avons rencontré dans une vallée, en un lieu découvert, de belles demeures construites en pierres polies. Là, une déesse, ou une mortelle, chantait harmonieusement en tissant une grande toile. Et mes compagnons l'appelèrent en criant. Aussitôt elle sortit et, ouvrant la belle porte, elle les invita, et tous la suivirent imprudemment et, moi seul, je restai. Et tous les autres disparurent à la fois, et aucun n'a reparu, bien que je les aie longtemps épiés et attendus. »

Le poète a, presque mot à mot, suivi le vieil aède antique. Ses marins burent du breuvage enchanteur, et les voici transformés en pourceaux.

Mais Circé, ne l'oublions pas, sœur de Pasiphae, est tante de Phèdre, et, naturellement, comme sa nièce, s'éprendra de M. Albert Lambert, quand il paraît en Ulysse redoutable et rusé.

Homère nous raconte que les marins avaient la tête, la voix, le corps et les soies du porc, mais que leur esprit était le même qu'auparavant. M. Alfred Poizat est trop habile pour nier l'avantage de cette situation. Il prête aussi l'âme animale à ces hommes et, quand Ulysse prie la magicienne de rendre à ses compagnons la défroque humaine, les voici qui se regardent de la plus amusante façon.

Il faut donc qu'on violente leur nature.

Dans Homère, la chose était aisée. « Kirké sortit de ses demeures tenant une bague à la main et elle ouvrit les portes de l'étable à porcs. Elle en chassa mes compagnons semblables à des pores de neuf ans. Ils se tenaient devant nous, et se penchant, elle frotta chacun d'eux, d'un autre baume, et de leurs membres tombèrent aus-

sitôt les poils qu'avait fait pousser le poison funeste que leur avait donné la vénérable Kirké. »

Au Théâtre-Français, c'est dans la coulisse que se passe la métamorphose. C'est une troupe de faunes heureux qui la pratique. Mais l'arrivée du troupeau des hommes, dont l'âme est encore embuée de ses attaches porcines, est extraordinaire de fantaisie et d'ironie. Les marins sont heureux d'être porcs et rien d'humain ne les émeut : ni la perspective de la verte Ithaque où les attendent leurs épouses, ni celle des combats sur la mer. Pourceaux sont-ils, et pourceaux veulent rester.

La satire est infiniment drôle, posée avec goût, et écrite dans la mesure qu'il fallait à telle production. Les passages pathétiques sont fort beaux. Ceux plus grivois et plus terre-à-terre qui les commentent, très plaisants.

¶ LUGNÉ POÉ.

La personnalité de M. Alfred Poizat inspire du respect. L'auteur de *Sophonisbe*, d'*Antigone*, d'*Électre*, du *Cyclope*, s'est spécialisé dans un genre redoutable et redouté. Il s'est appliqué à ressusciter la tragédie. Il s'y est appliqué avec succès. Chacune de ses œuvres, longuement mûrie, scrupuleusement écrite, provoque non seulement l'estime, mais cette sorte d'admiration qu'impose un labeur difficile, ingrat et désintéressé. Le talent sévère du poète ne va pas, cependant, sans rebuter certaines fois l'attention, sans inspirer (oserai-je le dire?) quelque crainte. La canicule aidant, cette crainte devenait effroi, lorsqu'on s'apprêtait, par un après-midi torride, à goûter les beautés savantes et ardues d'alexandrins pompeux.

La surprise a été charmante. M. Poizat nous a ravis par une grâce d'esprit, par une ironie malicieuse, que nous n'attendions point. Philosophe frivole et sceptique, il s'est délassé et nous a divertis en contant, sous une forme facétieuse et nouvelle, le célèbre épisode de Circé.

Rien n'est plus malaisé que de porter sur la scène, en les raillant, les héros légendaires, — j'entends sans tomber dans ce comique d'opérette vulgaire et plat dont le public, blasé, ne goûte plus aujourd'hui la saveur grossière. Il faut à l'auteur, pour réussir, un ensemble rare de qualités : du goût, de la prudence, une connaissance souple et profonde de l'antiquité ; un sentiment vif de son esprit,

de sa grâce païenne, de sa poésie agreste et sensuelle : de l'harmonie, de la subtilité : enfin, une irrévérence légère sous laquelle se trahit une tendre affection..., celle d'un lettré pour les personnages qu'un commerce quotidien lui a rendus familiers et chers. C'est ainsi que nous connaissons M. Poizat. C'est ainsi qu'il a écrit sa comédie tragique.

Peu de péripéties ont été changées dans l'aventure telle qu'Homère l'immortalisa. Voici, pourtant, ce que l'auteur imagine :

Les compagnons qu'Ulysse, abordant à la rive enchantée, envoie à la découverte ne sont plus de fiers et vaillants guerriers, mais des rustres épais, lourds d'esprit, avides de jouissances matérielles. L'instinct bestial les domine et les guide. Ils offrent à la déesse une proie facile. L'appât de copieuses victuailles les précipite dans le palais ensorcelé. En présence des nymphes accortes, leur regard s'allume et devient lubrique. Ils dévorent le gâteau magique qu'on leur offre. Touchés par la baguette, ils se muent aussitôt en pourceaux. Ils ne font ainsi que prendre l'apparence qui leur convient. Pourceaux, ils l'étaient déjà avant que d'affronter la fille du Soleil. Circé, en effet, ne transforme point, elle révèle, elle donne aux humains l'aspect qui traduit leur nature secrète. Son charme opère ainsi avec succès sur presque tous. Mais si la magicienne se trouve en présence d'un homme, d'un homme véritable et digne de ce nom, chez qui la volonté saine et forte domine les sens, sa puissance, alors, reste inefficace. C'est ce qui se passe en présence d'Ulysse. Pour le châtier de sa froideur outrageante, elle exerce en vain sur ce héros des pratiques maléfiques. Le roi d'Ithaque conserve sa figure noble et altière. L'ensorceleuse, frappée de stupeur, d'épouvante, abdique son orgueil, se soumet. Elle rend aux compagnons leur forme première. Mais voici que ceux-ci se révoltent, se refusent à suivre leur chef téméraire dans de périlleuses aventures, déplorent leur état d'êtres humains soumis à la misère, aux soucis, aux fatigues, réclament une nouvelle métamorphose. Et Ulysse, consterné, doit les abandonner. Il s'enfuit, escorté par des divinités sylvestres et consolantes, qui s'offrent à lui comme nau-toniers...

Un groupe de satyres, vifs, légers, spirituels, sous la conduite de Silène, leur père truculent, traverse l'action,

l'accompagne, la souligne. Les vers, tour à tour tendres, comiques, brillants, coulent harmonieusement, s'assemblent avec bonheur... Le spectacle est plaisant au possible.

Les Annales.

PIERRE BRISSON.

Et puis, voici des vers. Et puis, voici un sujet antique ! Les trois derniers spectacles de la maison de Molière nous en avaient déjà servi ample mesure. La vie moderne n'inspire donc plus et il faut aller trouver des inspirations jusque chez le vieil Homère !

Mais, cette fois, l'auteur, *M. Alfred Poizat*, ne nous apporte pas du tout la tragédie coutumière. On est tout surpris et tout enchanté d'entendre une comédie légère, espiègle même, qui serait un délicieux sujet d'opérette si un compositeur y avait songé. Mais les compositeurs se laissent accaparer par une douzaine de librettistes, aux livrets vraiment trop faciles ou trop libertins. Quel dommage qu'au lieu de *Phi-Phi*, pourtant millénaire, nous n'ayons pas eu *Circé*.

Laissons-la dans le plus noble cadre de la Comédie-Française. Malgré sa légèreté, elle y fait figure et figure charmante. On y sent le souci d'être symbolique et même philosophique, quelquefois non sans gravité. La virtuosité des mots dont *M. Poizat* joue habilement sait éviter la grivoiserie dans des situations cependant risquées.

Journal de Liège.

HENRY DE FORGE.

A la fin des trilogies tragiques, les auteurs grecs faisaient jouer une courte comédie où paraissaient des satyres gouailleurs et des dryades folâtres. On appelait cela un *drame satyrique*. Les Athéniens en raffolaient. *M. Poizat* vient d'écrire un charmant *drame satyrique* qui s'intitule *Circé*. Les Parisiennes et les Parisiens en raffoleront.

Les spectatrices ont un faible pour la magicienne qui transforme les hommes en porcs. Elles ont toutes quelque parenté avec cette enchanteresse. Aussi regardent-elles *Mme Colonna Romano* avec des yeux de complices. Mais elles regrettent de n'avoir pas vu les cochons.

La fable représentée à la Comédie-Française évoque le souvenir des légères féeries de Shakespeare. Il y passe de

capiteux effluves. M. Lafon-Silène y titube avec trulence. Mme Bovy, petit faune sautillant, y mène la ronde enfiévrée des amours et des désirs.

M. Albert Lambert — Ulysse — a du mérite de résister. Seulement il ne résiste guère. Il ne va point jusqu'à changer sa nature contre celle de l'animal cher aux charcutiers. Mais il trahit Pénélope avec Circé. S'il songe au devoir, il y songe après le plaisir.

Le cri de Paris.

Il n'est pas besoin, sans doute, de raconter longuement l'épisode bien connu — le conte de fée — qui pare le dixième livre de l'*Odyssée*.

M. Alfred Poizat a orné le conte allégorique d'une philosophie discrète et d'une poésie ailée qui l'éclairent d'une vive lumière. Il nous montre les perfides sortilèges de la magicienne, l'obstination des compagnons à rester couverts de soies plutôt que de retourner au travail, la dignité de l'homme sacrifiant les plaisirs au devoir : un jeune satyre commente le drame et la comédie, à la façon du chœur antique. Les vers sont gracieux ou éloquents : ils restent dans la bonne tradition française. C'est l'œuvre d'un véritable artiste.

Le Temps.

ADERER.

C'est en parant sa philosophie des grâces de la poésie que M. Alfred Poizat, esprit moderne nourri de l'antiquité grecque, a tiré tout le suc de l'épisode du dixième chant de l'*Odyssée*, où les compagnons d'Ulysse, abordant à l'île d'Eo, sont changés en pourceaux par la déesse Circé, fertile en prodiges.

La forme poétique de M. Poizat est souple. Son œuvre mêle au lyrisme la vivacité et l'esprit dans une partie en quelque sorte décorative, où un charmant petit faune, à la fois ingénu et pervers, commente l'action qui se déroule et en dégage, à sa façon, la morale. Le rôle de cet aimable faune a été délicieusement joué par Mlle Bovy.

Le Petit Parisien.

PAUL GINISTY.

Ne quittons pas la Comédie-Française, pour le moment, sans mentionner la représentation en plein été de deux actes

nouveaux et en vers, *Circé*, qui ont pour auteur M. Alfred Poizat.

Le public n'est pas encore revenu de son étonnement : une pièce en vers ne l'a pas ennuyé ! Que dis-je ? Elle l'eût franchement diverti si elle avait été jouée aux Variétés, sur de la musique de Terrasse, par Max Dearly dans le rôle d'Ulysse et par de bonnes chanteuses d'opérette sous les traits de *Circé* et du petit satyre que joue délicieusement, d'ailleurs, Mlle Bovy. En voilà une qui manque aux scènes du boulevard, comme elle manquerait à la Comédie-Française s'il lui prenait fantaisie de la quitter !

L. DESCAYES.

M. Poizat n'a guère labouré que les vieilles terres de l'art classique. Il a fait une *Atalante*, une *Électre*, une *Sophonisbe*, une *Antigone*. Parfois sa muse austère a bien voulu rire et rire aux éclats dans le *Cyclope*. Aujourd'hui, elle sourit. Et nous lui devons *Circé*...

C'est un aimable conte... Par la grâce malicieuse de l'idée, sinon par le tour léger du style, il évoque ceux que l'exquis Jules Lemaître inscrivit « en marge » de l'*Odyssée*. A vrai dire, M. Poizat est un lettré trop scrupuleux pour prendre avec le biographe d'Ulysse de grandes libertés. Il modère son imagination. Il ne crée pas à proprement parler... Il s'inspire du poète antique et jamais il n'oublie la pieuse déférence qui lui est due. S'il modifie quelques péripéties dans le célèbre épisode de *Circé*, c'est tout juste ce qu'il faut pour animer le récit, y ajouter une allusion satirique, le parfumer d'ironie, l'élever enfin sans heurt et par degrés jusqu'au niveau d'une indulgente et sereine philosophie.

AD. BRISSON.

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^{ie}

8, rue Garancière

PQ
2631
05C5

Poizat, Alfred
Circe

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
